



LA VIE
PROTESTANTE
NEUCHÂTELOISE

Dossier Marie

Tantôt «ignorée» (ou presque), tantôt «divinisée», elle est affublée d'une foule de rôles...



Arménie

Un autre monde -
récit de voyage



Bible

Une nouvelle
édition

Je te salue Marie

Pour une fois, Marie vole la vedette à son fils. En ces temps de Noël, c'est elle qui sera sous les feux des projecteurs. Que s'est-il donc passé pour que Marie, jeune fille de Nazareth, amie de Joseph, devienne Marie la Sainte, la Mère du Ciel, la Soumise, l'Effacée, la Pure, la Vierge, Notre Dame?

De tous temps, la femme, et à plus forte raison la femme enceinte, a fasciné les hommes, dans un mélange de peur, de mépris, d'envie et d'attrance. Vraisemblablement parce que la femme, morphologiquement, est plus proche de ce qui touche à la gestation et à la naissance. Les hommes n'ont ni ce privilège, ni cette connaissance. Marie incarne une de ces figures exprimant le mystère de la vie. Mais la peur engendre de curieuses réactions: quand on craint quelque chose, on le défie ou on le muselle. C'est ce qui s'est passé avec Marie. *«Tout de même, soyons sérieux: le fils de Dieu engendré par une simple femme? Trop dangereux»*. Marie aurait échappé à l'emprise des docteurs de l'Eglise. Si ça avait été une fille, peut-être à la rigueur, mais c'était un fils. Alors, les hommes se sont sentis obligés d'expliquer ce qui leur échappait en la divinissant pour mieux la neutraliser. Il y a peut-être une autre raison à cette déification de Marie, qui tient à un fantasme masculin tenace: il semble que les petits garçons, à un moment de leur développement, rêvent tous que leur mère soit une vierge pure. Ce fantasme enfantin a été érigé en dogme par l'Eglise catholique. Pour donner de l'importance à une naissance somme toute très banale, Marie a été décrétée

vierge, mieux encore: vierge elle-même conçue d'une vierge! Cela a induit la multitude de représentations que l'on sait. Comme une pin-up pieuse, Marie a été punaisée dans les vitraux et statufiée aux murs des cathédrales. Elle a été vénérée, chosifiée, marchandisée, et rendue totalement inoffensive. Cette Marie, joli bibelot figé, ne fait plus peur à personne. Tout rentre dans l'ordre.

Je préfère Marie de Nazareth: ni vierge, ni déesse, mais femme, ni plus ni moins. Dépositaire d'un secret inaccessible à l'autre sexe, «passeuse de vie» certes, mais qui n'en a pas fait tout un plat; ni plus sorcière, ni plus pure qu'une autre, humaine, simplement. Marie, vaillante petite bonne femme qui n'a pas eu besoin qu'on lui dise ce qu'elle devait faire. Marie qui est allée son chemin, qui a fait l'amour, a eu des enfants, les a élevés, aimés. Marie qui a souffert le pire qui peut arriver à une mère: perdre un fils. Même si c'est un peu forcer les textes la concernant, j'aime à l'imaginer le visage dévoilé, en femme libre, délivrée de la peur du regard des autres, n'étant pas humiliée d'avoir transgressé l'interdit d'une grossesse hors mariage, ne se sentant pas obligée de défendre sa moralité en brandissant son titre posthume de «Mère de Dieu», et affrontant le bonheur comme le malheur avec curiosité et confiance. Comme ses ancêtres Rahab, Tamar, Ruth et les autres, qui elles aussi ont transgressé une morale faite par des hommes pour des hommes, morale destinée à occulter leurs peurs face aux mystères du sexe opposé.

Nous avons besoin de telles figures emblématiques pour espérer en un monde meilleur. Et tant pis si certains sont agacés. - *«On connaît la chanson! Pour le couplet féministe, on a assez donné»* -. Persistons. Il est temps de laisser tomber les Maries-cathédrales-potiches pour refaire place à Marie de Nazareth, femme libre. Tant qu'il subsistera un seul voile, burka ou autre tchador sur cette planète, tant qu'on empêchera les petites filles d'aller à l'école, il vaut la peine de se répéter, de rappeler inlassablement que la voix de Dieu passe par des canaux inattendus, surprenants et même féminins! Paix sur la terre aux femmes de bonne volonté!



Maîtres-mots

” J’envie ceux qui ne vont pas au paradis

Moi j’ai gagné mon ciel

Comme disent les fidèles

Qui ne s’offrent un péché

Que lorsqu’il est véniel

J’ai envie de crever ma bulle de cristal

Et de laisser entrer quelques langues sales

J’ai envie de baisser mes bras de femme forte

Envie que la vague m’emporte

J’ai envie de troquer mes bonnes manières

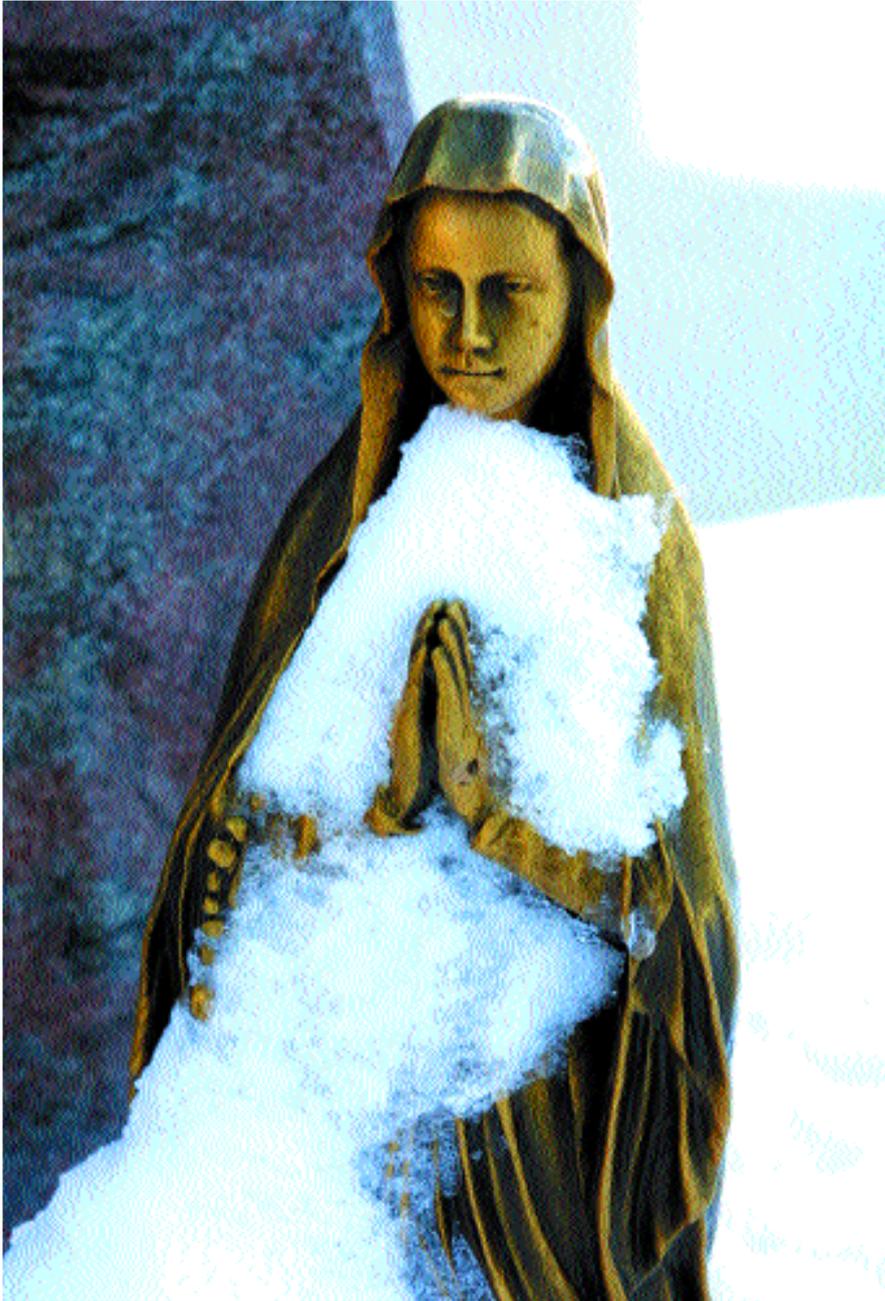
Contre un peu de plaisir et un peu de poussière”

Lynda Lemay, Je suis grande



Quelques témoignages des évangiles

Marie n'a pas, loin s'en faut, dans la culture protestante le rôle éminent que lui a attribué la tradition catholique: ni culte ni prière qui lui soient dédiés. Est-ce à dire qu'elle ne «mérite» pas de considération particulière? Analyse d'Eliau Cuvillier, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montpellier (F).



place importante dans leur spiritualité. Reste qu'ils se doivent de donner à Marie toute la place qui est la sienne, c'est-à-dire la place que lui accordent les textes du Nouveau Testament. Le cadre restreint de cet article nous contraint cependant à limiter notre enquête aux récits de l'enfance de Matthieu et de Luc.

Marie la graciée

Marie, nous dit l'évangéliste Matthieu, c'est d'abord Marie la justifiée. Marie que tout accable, Marie rejetée par la société parce que, compromise par Dieu, elle n'est plus en règle avec la loi de ses Pères (Mt 1,18-25). Marie est, comme ses sœurs Thamar (Mt 1, 2), Rahab (Mt 1, 5), Ruth (Mt 1, 5) et Bethsabée (Mt 1, 6), intégrée dans la lignée du Messie par un geste de pure grâce: avec elles, elle devient partie prenante du projet de salut de Dieu. Avec ses ancêtres, elle devient celle par qui l'incarnation devient possible. C'est ce que signifie le motif de la conception virginale de Jésus (Mt 1, 20): Mt développe ce thème pour dire quelque chose, non pas de Marie, mais de Jésus. Sous forme narrative, il développe un discours christologique: Jésus est, non seulement l'envoyé de Dieu au sens du messianisme juif, mais bien le «Fils de Dieu» dans une relation unique de filiation. Le récit de Mt 1, 18-25 est l'expression narrative d'une vérité théologique: dans l'écoute croyante des récits de la généalogie et de l'annonce à Joseph, les auditeurs peuvent approcher le mystère du Dieu fait homme et le rencontrer d'abord sous les traits de l'enfant de Bethléem.

Marie la croyante

L'Évangile bouleverse la vie de l'individu et le met en chemin sur des routes nouvelles, dont le propre est de suivre les sentiers déjà balisés pour y marcher différemment: Marie, nous dit Luc, est l'exemple même qui rappelle qu'une telle aventure est tou-

Une contribution sur Marie proposée par un théologien protestant: le fait n'est pas très fréquent. N'est-il pas en effet de notoriété publique que les protestants, comme cela se dit souvent, «ne croient pas à Marie». En un sens, il

est bien vrai que les protestants, comme d'ailleurs les catholiques, ne croient pas à Marie: l'objet de la foi chrétienne n'est pas Marie mais Jésus le Christ! Il est également vrai qu'à la différence des catholiques, les protestants n'accordent pas à Marie une



jours possible et pour n'importe qui. Chacun connaît le récit de l'Annonciation (Lc 1, 26-38). Marie est décrite comme une adolescente d'une région obscure de Galilée dont l'histoire est des plus banales: accordée en mariage à un homme par sa famille, toute son existence est déjà tracée, sans surprise. Son seul honneur sera de donner naissance à une descendance mâle évitant ainsi la honte qui fut longtemps celle d'Élisabeth, «la stérile» (Lc 1, 25). L'expression «jeune fille accordée en mariage» (1, 27) indique en effet que Marie a atteint l'âge de douze ans et que, selon l'habitude du temps, elle a été donnée en mariage sans qu'on lui ait demandé son avis. La destinée de Marie est inscrite dans un cadre historique et culturel qui ne laisse aucune part à l'imagerie pieuse: le chemin de cette jeune fille est déjà tracé par ceux qui l'ont précédée, et en tout premier lieu par ses parents. Aucun espace de liberté dans cette vie de femme en devenir: fiancée à Joseph, elle sait déjà la vie qui l'attend en regardant autour d'elle vivre les femmes de son village. Pour le dire selon nos catégories modernes, Marie est ici tout le contraire d'une femme libre!

Transformée

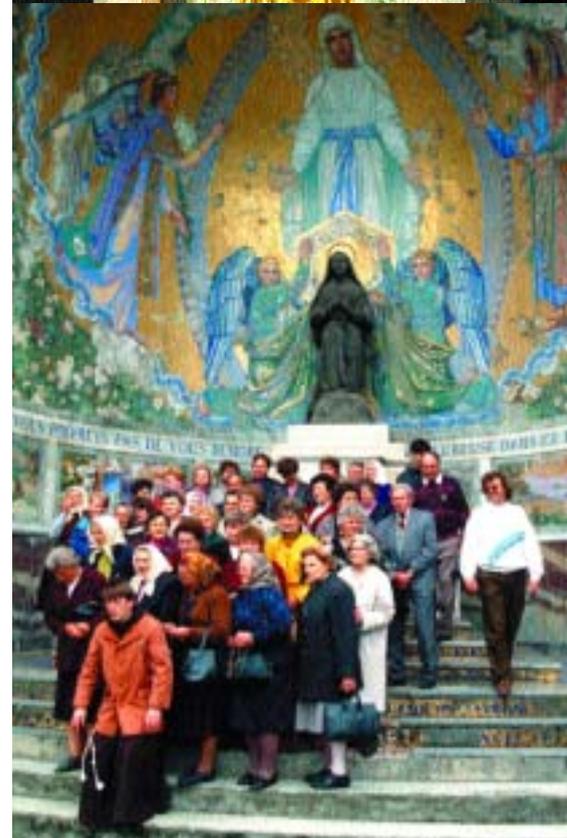
Or, dans cette histoire déterminée, sans issue et sans surprise, Dieu intervient. Il intervient par une parole au moyen de laquelle il fait irruption dans la vie de Marie, dans son histoire, pour l'orienter de façon nouvelle. Ce que les traditions les plus tenaces, le patriarcalisme le plus pesant ou la volonté de ses parents ont prévu pour Marie - toutes ces paroles qui la précèdent et qui construisent inexorablement son existence - tout cela Dieu, par la parole qu'il adresse à Marie, le prend en charge et va le transformer. Marie apprend et comprend que Dieu s'intéresse, mieux même, s'implique dans son histoire. Et dans cette histoire où personne ne lui avait jamais donné la parole, Dieu est le premier à entrer en dialogue avec Marie! Ainsi, Dieu fait-il de Marie une femme libre... Mais non pas ici dans le sens moderne de ce terme, c'est-à-dire non pas comme un individu qui construirait lui-même son existence, dans l'illusion d'une autonomie qui n'existe qu'en rêve. Dieu fait de Marie une femme libre en lui donnant la parole,

l'invitant à acquiescer au projet qu'il a pour elle, un projet qui s'inscrit au cœur même de son histoire et de ses déterminismes.

L'agir de Dieu, selon Luc, est ainsi doublement différent de l'agir des hommes. Tout d'abord parce qu'il consiste en un projet gracieux, bannissant la peur et invitant à la joie: «*Sois joyeuse*» (v. 28), «*Sois sans crainte... tu as trouvé grâce auprès de Dieu*» (v. 30). Ensuite, parce que c'est un agir qui suppose de la part de l'homme une réponse, une parole en retour (cf. v. 38). Marie n'en espérait sans doute pas tant, condamnée, sans l'avoir choisi et sans pouvoir le refuser, à un quotidien sans surprise. Un quotidien dans lequel tout au long de l'histoire on voudra, avec les meilleures intentions du monde, l'enfermer. En témoigne, déjà dans l'évangile de Luc un texte qui se situe plus avant dans la narration: «*Une femme éleva la voix du milieu de la foule et dit à Jésus: «Heureuse celle qui t'a porté et allaité!» Mais lui, il dit: «Heureux plutôt ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui l'observent!»*».

Ce passage fait écho aux récits de l'enfance: une nouvelle fois, quelqu'un veut enfermer Marie dans son rôle de femme juive; voilà Marie emprisonnée dans ce qui identifie une femme (la maternité) et ce qui fait son honneur (donner naissance à un enfant mâle). Et comme dans le récit de l'Annonciation, une parole fait irruption - cette fois celle de Jésus - qui élève Marie au rang d'un être libre parce qu'obéissant non plus aux règles des hommes mais à la Parole de Dieu: ce qui fait le bonheur de Marie n'est plus sa maternité mais sa fidélité à cette Parole à laquelle elle s'est soumise dès la première rencontre (1, 37) quoique non sans difficultés et épreuves ultérieures (2, 35, 48).

Elian Cuvillier ■



Photos: P. Bohrer



Reine du ciel

La Bible nous présente Marie comme une jeune fille de Galilée. Certaines Eglises en ont fait la «Mère de Dieu», voire la «Reine du ciel». Dans l'histoire chrétienne, le personnage de Marie est l'objet d'une impressionnante inflation théologique. Récit d'une évolution fulgurante.



tache». Dès l'âge de trois ans, Marie «demeurait dans le Temple du Seigneur comme une colombe et recevait de la nourriture de la main d'un ange.» C'est un vieillard veuf du nom de Joseph qui reçoit la «vierge» pour fiancée. Cloîtrée à la maison, Marie passe son temps à tisser le voile qui sépare le saint des saints du reste du Temple de Jérusalem. Tout au long du récit, l'auteur du texte cherche à démontrer la virginité, la pureté, la sainteté inaltérable de Marie. Le texte va jusqu'à rapporter l'examen gynécologique qui attestera de la virginité de la jeune fille juste après la naissance du Christ (voir encadré).

Mère de Dieu et Notre Dame

Ces textes militants vont imprégner fortement la piété populaire. Pourtant, certains théologiens restent sceptiques et critiquent ces dérives. A Constantinople, les débats deviennent vifs entre ceux qui veulent sanctifier sa figure et ceux qui veulent en rester à sa dimension humaine. Les affirmations d'un prêtre contestataire provoquent des émeutes qui témoignent de l'attachement populaire à la piété mariale. En 431, le Concile d'Ephèse tranche en déclarant Marie «*théotòkos*», c'est-à-dire «Mère de Dieu» (littéralement «*porteuse de Dieu*»). Dès lors, le processus de divinisation de Marie ne s'arrêtera plus.

Au Ve siècle, l'Eglise d'Occident lui consacre la journée du 15 août. Au Moyen Age, le culte de Marie se structure et s'amplifie. La Vierge règne sur les cœurs de l'idéal courtois et devient «*Notre Dame*». Toutes les grandes cathédrales lui sont dédiées. A cette époque sont composés les grands hymnes dédiés à la Vierge: l'*Alma Redemptoris Mater*, le *Salve Regina*... On commence de réciter les *Ave Maria*. L'institution du *Rosaire* apparaît à la fin du Moyen Age: cette récitation successive d'*Ave* et de *Notre Père* est encore pratiquée aujourd'hui tout au long du mois d'octobre.

Le rejet du culte de Marie par la Réforme protestante exacerbera enco-

Pour les historiens, Marie n'est qu'une jeune fille de Galilée, mariée dès sa puberté à un mari qu'elle n'a pas choisi. Vers l'an -4, elle met au monde un fils dont la vie changera la face du monde et finalement aussi sa destinée de femme. Au cours des siècles, la figure de Marie va prendre des dimensions que le simple témoignage évangélique ne permettait pas de soupçonner.

Alors que les premiers pères de l'Eglise ne parlent de Marie que pour expliciter l'incarnation - Jésus est le fils d'une femme et en même temps le fils de Dieu - c'est Justin, vers 165, qui l'appelle «*la Vierge*» pour la première fois. C'est lui aussi qui associe Marie à la figure d'Eve: la première femme a désobéi et mérité la mort alors que Marie a obéi et mérité le salut. Irénée de Lyon l'associe à l'Eglise: Marie devient alors «*Mère de l'Eglise*». Très vite, Marie est reconnue comme modèle de vertu, sa virginité est exaltée et transformée en idéal féminin. Le culte marial se développe irrésistiblement. Les traditions qui entourent Marie vont se trouver considérablement amplifiées par les textes apocryphes, ces écrits chrétiens plus tar-

difs qui n'ont pas trouvé place dans le canon biblique officiel.

Des écrits officiellement rejetés

Un exemple: le «Protévangile de Jacques» qui date du IVe ou Ve siècle. Ce texte constitue une source incroyable de détails qui cherchent à expliciter les évangiles de Matthieu et de Luc, et surtout à compléter leurs silences. Ce récit, parfois fantaisiste, va considérablement imprégner la piété mariale, ses doctrines et sa liturgie. Il élabore l'image d'une perfection de Marie qui inspirera fortement les dogmes qui seront introduits au cours des siècles. Même rejeté par l'Eglise, surtout en Occident, le Protévangile de Jacques a beaucoup inspiré les artistes du Moyen Age.

Le texte nous apprend donc le nom de la mère et du père de Marie: Anne et Joachim. Il nous raconte que Marie naît prématurément comme il convient, selon les traditions d'alors, à une naissance qui mobilise l'intervention directe de Dieu. L'enfant est élevée par ses parents, mais dans une chambre sanctuaire: il s'agit de la protéger de tout ce qui est impur. Les amies qui la visitent doivent être «sans



re la piété mariale du côté catholique. Le XVIII^e siècle consacre le mois de mai à Marie. En débat depuis des siècles, le dogme de l'Immaculée Conception est finalement promulgué par Rome en 1854: Marie n'a pas été soumise au péché. Dernier épisode de cette évolution historique vers une quasi-divinisation, en 1950, le pape

Pie XII promulgue le dogme de l'Assomption: Marie a été enlevée au ciel corps et âme au lieu de mourir. L'Église romaine fait alors entrer dans ses dogmes des thèses qui avaient été défendues par les thèses apocryphes. La jeune fille de Nazareth est devenue la «*Reine du ciel*».

Cédric Némitz ■

Marie accouche dans une grotte

Les textes apocryphes élaborent un récit qui cherche à démontrer certaines convictions: ici, la virginité de Marie juste après la naissance du Christ. Extrait.

«*La sage femme sortit de la grotte, et Salomé la rencontra. Et elle lui dit: «Salomé, Salomé, j'ai une merveille inédite à te raconter: une vierge a enfanté, ce que pourtant sa nature ne permet pas.» Et Salomé dit: «Aussi vrai que vit le Seigneur mon Dieu, si je n'y mets pas mon doigt et n'examine sa nature, je ne croirai nullement qu'une vierge ait enfanté.»*

Et la sage femme entra et dit: «Marie, dispose-toi; car ce n'est pas un petit débat qui se présente à ton sujet». Et Marie, ayant entendu cela, se disposa. Et Salomé mit son doigt dans sa nature. Et Salomé poussa un cri et dit: «Malheur à mon iniquité et à mon incrédulité, parce que j'ai tenté le Dieu vivant.(...)».

Protévangile de Jacques 19, 3-20, 1. Dans «*Ecrits apocryphes chrétiens*», La Pléiade, 1997



Vierge à l'Enfant vers (1375-1400) Photos: P. Bohrer
Propriété du Musée d'Art et d'histoire, Fribourg

Révélation scandaleuses

Avant d'acheter un magazine, on parcourt la couverture et on survole les premières pages. Si celles-ci ne sont pas passionnantes, l'envie est forte de poser le journal sans aller plus loin. Qu'a-t-il pris à l'évangéliste Matthieu de commencer son œuvre par une généalogie? C'est bien la dernière chose que l'on a envie de lire dans la Bible! Et pourtant, on serait bien surpris d'approfondir parfois ces énumérations rébarbatives (Matthieu 1, 1-17).

Une curiosité frappe le lecteur, et peut-être plus encore la lectrice, à travers cette suite des descendants d'Abraham: quatre femmes sont mentionnées. Et pas n'importe quelles femmes! On ne trouve pas ici des modèles comme la matriarche Sara ou la juge Débora. La généalogie de Jésus mentionne quatre femmes ayant enfanté de manière, disons, irrégulière.

Thamar est la seule femme juive mentionnée. Son mari Er meurt sans enfant. Une catastrophe. Le père de Er, Juda - l'ancêtre des *Juifs* - demande à son second fils, Onan,

d'assurer une descendance à sa belle-fille Thamar, afin que la bénédiction de Dieu se transmette dans l'avenir de sa famille. Onan désobéit et, à sa mort, Thamar retourne chez son père, sans enfant. Elle se déguise alors en prostituée, couche avec Juda, et tombe enceinte. Trois mois après, Thamar, preuve à l'appui, révèle l'identité du père. Elle accouche de deux jumeaux, dont Phares, ancêtre de Jésus. Thamar, en se mettant hors-la-Loi, à l'écart de toute morale, force la bénédiction de Dieu et donne une descendance à la tribu de Juda.

Rahab est une prostituée qui exerce

à Jéricho, dans une maison aux hauts de la muraille de la ville. Cette Cananéenne n'est donc ni juive, ni de bonnes mœurs. Un soir, deux espions israélites entrent chez elle pour y passer la nuit, mais on les remarque. Rahab les cache et donne de fausses informations aux hommes du Roi qui les cherchent. Elle explique son geste aux deux espions par une superbe confession de foi qui finit par ces mots: *Personne ne se sent plus le courage de vous résister. Le Seigneur votre Dieu est Dieu en haut dans le ciel et ici-bas sur la terre.*

Bien qu'étrangère, **Ruth** la Moabite



son mari, que sa place est auprès de Noémi, sa belle-mère. Elle veut se faire adopter par le peuple d'Israël malgré ses origines et sa culture moabites. Elle va jusqu'au bout de sa fidélité car, sans enfant comme Tamar, elle veut assurer une descendance à son défunt mari. Une nuit, elle impose sa présence physique à Booz, proche parent de Noémi, en se couchant sur ses pieds. Booz accepte de l'épouser et de transmettre ainsi la bénédiction à sa descendance.

La dernière femme mentionnée n'est même pas appelée par son nom. Matthieu écrit *la femme d'Urie*, comme pour marquer encore plus cruellement ce que cette épouse indigne a vécu. David, le grand Roi à qui personne ne résiste, ancêtre illustre de Jésus, est sur la terrasse de son palais. Il contemple une très belle femme qui se baigne. Elle s'appelle **Bethsabée**, et elle est mariée à Urie, le Hittite. Les désirs de David sont des

ordres: il la fait prendre, elle vient chez lui, il couche avec elle et elle rentre à la maison. Malheureusement pour eux, elle tombe enceinte. David ne trouve rien d'autre qu'à faire tuer Urie en le mettant sur le front d'une bataille. Il épouse ensuite Bethsabée. La punition de Dieu est la mort de leur enfant. Par contre, la bénédiction de Dieu accompagne leur second fils, Salomon.

La généalogie se termine par cette cinquième femme: **Marie**. La première confidence que Matthieu fait à propos de Marie est que son fiancé va la répudier discrètement parce qu'elle est enceinte. Avec tous ces antécédents dans la famille, il a de quoi se faire du souci. Marie est réellement l'héritière de ces femmes marginales, ces femmes hors du peuple, hors-la-Loi, mais agentes de la transmission de la bénédiction de Dieu. Heureusement, parce qu'après, certains ont voulu faire d'elle la femme idéale, pure, sainte, désincarnée... Alors qu'elle n'est que la mère humaine de Jésus.

Les quatre ancêtres rappellent ces origines bien humaines qui ont marqué son fils: le voilà devenu marginal, exclu jusqu'à en mourir; il transgresse la Loi pour être plus proche de Dieu et des autres; il est terriblement humain, comme Marie, comme Tamar, Rahab, Ruth et la femme d'Urie. Il est nécessaire de ne pas oublier ces quatre ancêtres femmes, plus humaines que la Sainte Vierge qu'on a fait de Marie... Ces femmes permettent de relativiser l'appartenance de Jésus à une ethnie particulière comme à la morale des braves gens. A l'approche de Noël, il est bon de se souvenir que Dieu est là où on l'attend le moins!

est une femme modèle, tant sur le plan religieux que sur le plan moral. Ruth est convaincue, à la mort de

ordres: il la fait prendre, elle vient chez lui, il couche avec elle et elle rentre à la maison. Malheureuse-

Fabrice Demarle ■

Repères

Pour vous y retrouver plus facilement, consultez les textes suivants:

- Tamar:
Genèse 38,1-30
- Rahab:
Josué 2,1-13
- Ruth:
Ruth 3, en particulier
- La femme d'Urie:
II Samuel 11,2-15



Photos: P. Bohrer



La dimension **maternelle** ou **féminine** de Dieu

Et si la place de Marie chez les catholiques visait à combler l'absence de traits féminins dans le Dieu chrétien? Cette hypothèse nous a menés à demander à la théologienne Béatrice Perregaux Allisson de se pencher sur la dimension féminine ou maternelle du Dieu biblique. Réflexion.

Notre tradition a pris l'habitude de parler de Dieu au masculin (le Dieu de l'Ancien Testament, «qu'il nous bénisse»), de prier en disant «Père». Cette tradition qui commence déjà dans nos textes bibliques est évidemment réductrice. Comme d'ailleurs tout discours sur Dieu, quand nous essayons de le décrire avec nos mots humains. Dieu n'est pas plus femme qu'homme, pas plus masculin que féminin. C'est probablement pourquoi déjà la Bible utilise différentes métaphores pour parler de Dieu: «Mon rocher» (p.ex. ps 62) souligne la solidité de la confiance vécue par le croyant; «Pain de vie» évoque la dimension nourrissante, quotidienne de la foi des croyants. Ces images disent plus de la relation entre Dieu et les humains que de Dieu lui-même.

Parmi ces nombreuses manières de parler de Dieu, la Bible utilise aussi des images plus spécifiquement féminines. Les (re)découvrir élargit d'autant notre palette de mots pour parler de Dieu, pour parler à Dieu.

Dieu est la sage-femme qui a pris soin de nous dès notre naissance.

C'est ce que chante l'auteur du psautre 22, 10: «Toi, tu m'as fait surgir du ventre de ma mère et tu m'as mis en sécurité sur sa poitrine.»

Pour le prophète Esaïe (49, 14), **Dieu est la mère qui nous a allaités, ce qui crée entre elle et nous un lien exceptionnel:** «*Sion disait: «Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée!» Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite? Oublie-t-elle de montrer sa tendresse au fils de son ventre? Même si celles-là oubliaient, moi je ne t'oublierai pas!*».

Dieu est la mère qui veille sur les premiers pas de l'enfant, nous dit Osée au chapitre 11: «*Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mon fils. (...) C'est moi qui avais appris à marcher à*



Ephraïm, les prenant par les bras, mais ils n'ont pas reconnu que je prenais soin d'eux. Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson

contre leur joue et je lui tendais de quoi se nourrir.» Ce lien maternel qui unit Dieu à son peuple la retient de donner libre cours à sa colère. «*Car je suis Dieu et non point homme*» (le terme utilisé décrit un être humain de



Photos: L. Borel

sexe masculin: *Mann* et non pas *Mensch*).

La Bible ensuite parle souvent de la «miséricorde» ou de la «tendresse» de Dieu (ex : Esaïe 30, 18 ou 49, 13.15). Le mot hébreu traduit par miséricorde, tendresse est le pluriel de *rêhêm* «utérus»: **Dieu qui ressent avec ses matrices, Dieu du sein maternel** en serait une traduction littérale. Quand nos textes de référence témoignent de la miséricorde de Dieu, ils évoquent le sein maternel de

Dieu, émue «jusqu'aux entrailles» pour son peuple.

Retrouvés!

Faire ressortir les dimensions féminines ou maternelles de Dieu impose de définir ce qu'on entend sous «féminité». Celle-là dépasse évidemment les caractéristiques biologiques citées plus haut. Chaque culture, chaque société comprend autre chose sous le «genre féminin». Une grande distance nous sépare là de l'environ-

nement historique dans lequel la Bible a été écrite. Déborah était juge pour Israël et lui permit de gagner la bataille (Juges 4 et 5); Abigaël, maîtresse de maison, a joué d'une *fine diplomatie* pour sauver ses gens et ses biens de la catastrophe dans laquelle les avait menés son mari (1 Samuel 25). Peut-on dès lors penser que quand la Bible parle de la diplomatie ou de la justice de Dieu, elle évoque des caractéristiques féminines?

Plus directement, on nous raconte dans Luc 15 trois fois la même histoire de la joie de Dieu d'avoir retrouvé ce qui était perdu: le berger qui a retrouvé la brebis perdue, le père qui retrouve l'enfant qui était parti et - histoire qui fut plus oubliée - Dieu sous les traits de la femme qui se réjouit avec ses voisines d'avoir retrouvé la pièce d'argent qu'elle avait perdue.

Sur la base de ces textes bibliques, il n'est donc pas nécessaire de palier à l'absence de traits féminins chez Dieu, en donnant une telle importance à Marie. En nous rappelant que «*Dieu créa l'être humain à son image, homme et femme il le créa*» (Genèse 1, 27), réjouissons-nous des aspects maternels ou féminins de Dieu qui avaient été oubliés et qui ont été retrouvés!

Béatrice Perregaux Allisson ■

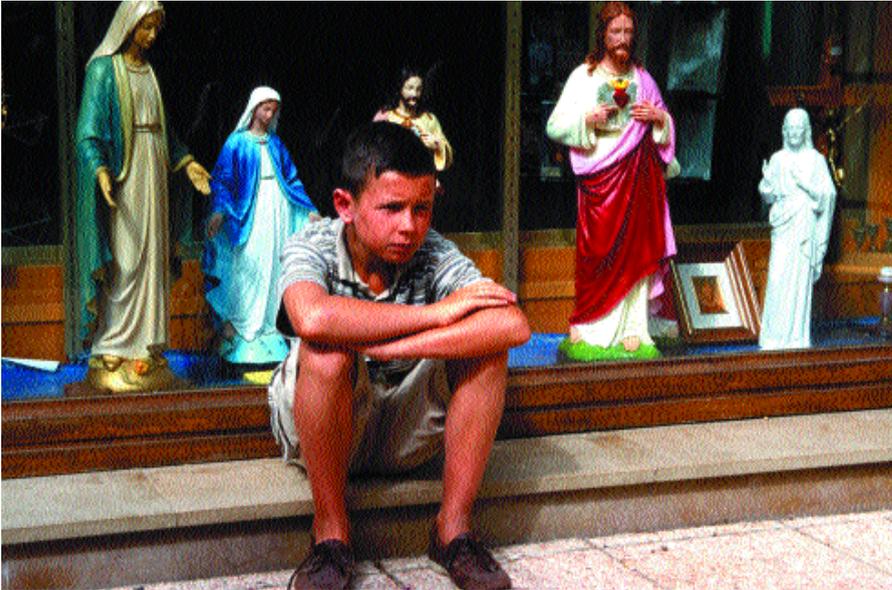
Mamma mia!

Il y a beaucoup à dire sur les mères: de la «mamma italienne» à la «mère juive» jusqu'à leur opposé, la terrible Follecoche de «*Vipère au poing*», roman d'Hervé Bazin. Marie n'est ni l'une ni l'autre. Pourtant, elle a eu fort à faire avec son fiston qui l'a empêchée de se cantonner au rôle maternel traditionnel. Jésus et Marie: l'histoire d'une relation mère-fils riche en enseignements.

Ca commence comme un conte de fées par l'annonciation de l'ange. Mais si l'on y regarde de plus près, en exceptant l'aspect merveilleux décrit par l'Évangéliste, la relation de Marie et Jésus débute le plus banalement du monde. Pendant sa grossesse, Marie passe par des moments d'étonnement, de crainte et d'émerveillement, comme toutes les futures mères. En sentant grandir son enfant dans son ventre, comme toute femme, elle désire être enceinte d'un être exceptionnel, unique. Quelle futu-

re mère, dans ses rêveries de femme enceinte, n'a-t-elle pas rêvé d'accoucher d'un futur génie, d'un sauveur de l'humanité? Dans le *Magnificat*, Marie remercie Dieu, chante sa joie d'avoir reçu le cadeau de donner la vie. Vient le moment de la naissance avec les rebondissements que l'on sait: anges, bergers, rois mages, étable. Au milieu de toute l'effervescence créée par la venue du petit, elle reste calme, en retrait, loin des hommes et tout près du mystère de la vie. Comme de nombreuses jeunes accouchées, tout à son

étonnement que la vie passe par elle, elle regarde, écoute, absorbe ce qui se passe autour d'elle, sans chercher à mettre de l'ordre dans ses émotions. «*Elle écoutait toutes ces choses et les repassait dans son cœur*», nous dit-on. Le tapage, les cadeaux et les bavardages autour de la naissance de son fils ne l'ébranlent pas. C'est une jeune maman comme les autres qui a besoin de prendre le temps de réaliser ce qui lui arrive pour apprendre à bercer, à apprivoiser et à aimer son nouveau-né.



Photos: P. Bohrer

Je suis grand, je vis ma vie!

De l'enfance de Jésus, on ne sait pratiquement rien. A-t-il été le chouchou de sa mère? Était-il dans ses jupes? A-t-il été un enfant gâté? Nous ne le saurons jamais. Peut-être que son enfance a été semblable à celle de tous les enfants de cette époque. Nous le retrouvons à douze ans, montant à Jérusalem avec ses parents pour la fête de la Pâque. Persuadés qu'il n'était pas loin d'eux, Marie et Joseph prennent le chemin du retour. Au bout d'un long moment, ils se rendent compte qu'il n'est pas avec eux. On imagine la panique de Marie. Pendant trois jours, ils le cherchent. Trois jours pour finir par le retrouver au Temple, en train de péroter au milieu de docteurs! Là, Marie explose: «*Mon enfant, pourquoi*

nous as-tu fait cela?» On imagine la suite, si excusable pour toute mère folle d'inquiétude: «*Après tout ce qu'on a fait pour toi, tu pourrais avoir plus d'égards, nous avertir au moins... Nous étions morts d'angoisse!*» Quoi de plus naturel qu'une telle réaction? La réponse de Jésus fuse, cinglante: «*Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je devais m'occuper des affaires de mon père?*» Par là, il met brutalement fin à sa relation enfantine avec sa mère. Une manière particulièrement abrupte de couper le cordon ombilical pour entrer dans la vie adulte, avec l'outrecuidance et le sans-gêne des adolescents. Cela ne l'a visiblement même pas effleuré que sa mère puisse s'inquiéter. Quant à Marie, comme pour beaucoup de

mères, la présence de Jésus au foyer lui a fait croire que cet enfant lui appartenait. Et puis, il a grandi trop vite, elle n'a pas vu qu'il n'était plus un enfant. Ces paroles, dures, de Jésus à sa mère, nous rappellent, à nous qui avons la fâcheuse tendance de croire que tout est dans nos mains, que ce sont nos enfants qui nous éduquent: ils nous obligent à accepter qu'ils grandissent et deviennent autonomes.

Quelle famille!

Non content d'avoir pris son indépendance d'adolescent, Jésus adulte a eu un comportement pour le moins irritant et non conforme. Un jour, particulièrement agacés, sa mère et ses frères cherchent à le récupérer, considérant qu'«*Il a perdu le sens!*», autrement dit qu'il est devenu fou. Alors qu'il est au milieu de la foule, sa famille le fait appeler. Et lui de répondre: «*Qui est ma mère? Et mes frères?*» Et regardant ceux qui étaient assis autour de lui, il dit: «*Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu est mon frère, ma sœur, ma mère.*» Pauvre Marie, qui venait tenter d'empêcher son fils de faire des bêtises! Dans un réflexe quasi tribal, sa famille tente de le reprendre pour lui faire entendre raison.

Jésus casse les acquis familiaux, il répond à l'action de sa famille par un refus net de l'esprit de clan. Pour lui, les liens du sang ne sont ni tabous, ni sacrés. Sa question impertinente n'est pas un reniement de ses frères et sa mère, même s'il les rabroue. Mais il élargit les liens, les libère pour qu'ils deviennent d'un autre ordre. Il n'a rien à faire des liens héréditaires traditionnels. Il propose une parenté spirituelle, adulte, d'égal à égal, qui ne soit pas parasitée par le chantage aux sentiments, l'osmose, le fusionnel, ou par une hiérarchie sentimentale enfermante et possessive. Il redistribue les cartes: ce n'est pas parce que tu es ma mère que tu as des droits sur moi, ou que j'ai des devoirs particuliers envers toi. Pour lui, la qualité de la relation ne dépend pas de la fonction de chacun dans la hiérarchie familiale, mais de sa valeur de vis-à-vis, digne d'être aimé en tant que personne et non pour le rôle qu'il occupe, fût-il celui, si sacré, de mère.

Corinne Baumann ■



L'origine totale...

Marie incarne, peut-être dans une sorte d'inconscient collectif qui n'englobe pas que les croyants, l'idée de la «pureté faite femme» ainsi que le concept de la virginité sans tache. Qu'est-ce qui se cache derrière cet idéal? Evocation d'Emmanuel Schwab, théologien et psychologue.



Photo: P. Bohrer

Comme protestant, l'image de la Vierge m'intrigue et m'interpelle. La fameuse austérité du protestantisme est en effet certainement à mettre en lien avec la méfiance à l'égard de cette figure maternelle. On peut dès lors se demander si notre foi n'aurait pas à gagner en souplesse et en intériorité en réintégrant à sa manière des formes de piété mariale. Ceci dit, je dois également préciser d'emblée que l'idée de virginité me semble difficile à accepter telle quelle. Elle présuppose en effet une configuration dans laquelle j'ai bien de la peine à me retrouver, à la fois comme homme, comme fils, ... et comme père. Reconnaître la colère (la protestation!) que cette image réveille en moi, c'est aussi admettre qu'elle me touche, et que ce qui se joue par rapport à elle est donc une affaire sérieuse. Le plus honnête consiste peut-être à commencer par formuler en quoi cette image me semble difficile à admettre.

Une mère vierge, c'est en particulier une mère qui n'a pas besoin de mari pour enfanter, qui n'a donc besoin d'aucun «autre» pour engendrer et éduquer. A elle seule, elle représente l'origine totale de l'enfant. Ce qui est probablement le plus difficile à tolérer dans une telle configuration, c'est que *l'enfant se retrouve ainsi totalement*

soumis à l'emprise de sa mère, sans recours paternel possible.

Tout l'espace se trouve occupé par une présence maternelle, qui ne manque pas de devenir étouffante. Pour être un «bon fils», il s'agit de rester dans les jupes de sa mère, sans manifester de signes de son agressivité, et sans exprimer de désir de se différencier.

Quel rôle!

Il y a plusieurs façons plus ou moins heureuses de tenter de maîtriser un tel pouvoir maternel. Une conjoncture fréquente consiste à opposer à la grandeur et la noblesse de la mère l'image d'une femme nécessairement soumise. Certains textes religieux témoignent par exemple d'une grande vénération de la figure de Marie, et des femmes en général; mais ce sont aussi ceux qui fixent l'identité féminine dans la seule attitude du service et de la soumission. Ainsi, dans sa lettre apostolique *«La dignité et la vocation de la femme»*, Jean-Paul II écrit de très belles pages sur la «plénitude de grâce» qui caractérise la féminité, et précise dans la foulée que sa vérité profonde se trouve dans le service. Si la femme est nécessairement exclue du pouvoir, c'est donc parce qu'elle a «autre chose et beaucoup plus». Belle revanche, à vrai dire, sur une femme dont on sait si bien louer la terrible grandeur!

Face à une telle image de mère vierge, les femmes se trouvent devant un modèle idéalisé d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent par définition pas atteindre. Outre le fait (un peu trivial) qu'il leur est difficile d'être vierge et mère tout à la fois, elles se voient en effet ainsi soumises à l'exigence de n'exister que *pour les autres*: leur créativité et leur plaisir propre se voient ainsi domestiqués par la néces-

sité de garder une disponibilité absolue à l'égard de ceux dont elles ont la responsabilité.

Il existe d'autres façons, peut-être moins convenables que la très noble solution religieuse, de tenter de maîtriser le pouvoir féminin. Il existe une expression populaire, dont on m'excusera de reproduire ici la grossièreté, qui exprime l'une d'elles avec beaucoup de précision. On entend en effet parfois dire que les femmes sont *«toutes des s..., sauf maman»*. Ce qui est frappant dans une telle affirmation, c'est que le dédain des femmes se confesse clairement comme l'autre face d'une vénération obligée: c'est bien ici à la mère idéale et intouchable qu'il faut opposer l'impureté de toutes les femmes. Le clivage entre ces deux images est bien la marque de l'échec à intégrer un rapport constructif avec la figure féminine: en dernier recours, il exprime probablement la volonté impuissante de maîtriser le pouvoir maternel.

Disponibilité intérieure

Ceci précisé, je me demande s'il est possible de «faire mieux» que les solutions que je viens de critiquer. Dans le fond, nous devons tous nos existences à une mère. Cette mère a souvent été prête à nous défendre à tout prix, probablement parce que nous étions comme une partie d'elle. Mais c'est également dans la mesure où elle a pu s'appuyer sur son mari, et se montrer ainsi «non-totale» que sa protection a pu avoir un effet réellement bienfaisant. Car si le père représente celui qui nous oblige à nous débrouiller par nous-mêmes, il est, précisément dans cette mesure, celui qui nous autorise à nous différencier.

Plus qu'une obligation à se montrer disponible en tout temps, il me semble que la virginité représente *une intimité protégée des intrusions*. C'est peut-être le sens du rêve que la Bible accorde à Joseph (Mt 1, 20): Dieu le rend ainsi attentif à l'intimité de sa compagne; dans le même temps, il qualifie sa propre intériorité en faisant de ses



rêves un lieu d'intimité spirituelle. Même si l'idée de conception virginale continue à me sembler difficile à tolérer, elle indique peut-être que ni le père, ni la mère ne maîtrisent l'origine, et la vie dont ils deviennent ensuite les représentants pour l'enfant.

C'est probablement parce qu'elle est ainsi respectée que Marie peut ensuite avoir la disponibilité intérieure de se

souvenir des événements concernant son fils, et à en «chercher le sens», à les «symboliser dans son cœur» comme le dit le grec (Luc 2, 19). En maintenant ainsi son intériorité vivante, elle se montre prête à accueillir la nouveauté dont son enfant témoignera en temps voulu.

Lorsque son intimité est respectée, il me semble que l'enfant peut égale-

ment développer une telle intériorité, une telle «virginité» intérieure. En son meilleur sens, la virginité me semble être cet espace intime qui permet que du nouveau advienne dans nos histoires. En maintenant vivante une part d'énigme à l'intérieur de nous, nous nous autorisons à nous laisser surprendre par la vie et, plus simplement, par ceux qui nous entourent.

Emmanuel Schwab ■

Entre humanité et divinité

De tout temps, les artistes se sont laissés inspirer par Marie. Ils ont exprimé les multiples facettes de cette figure chrétienne avec infiniment de nuances et de subtilité. A tel point que le non-spécialiste a quelque difficulté à en saisir toute la richesse.

Une clé simple de lecture s'offre tout de même au profane. On peut dire que toute la représentation iconographique et musicale de Marie est traversée par deux courants théologiques qui expriment une tension générale entre humanité et divinité. Marie est tout à tour simple servante ou impératrice céleste; on l'humanise ou on la sacralise; elle rend un culte à Dieu et devient figure croyante ou on lui rend un culte et elle devient objet de foi; elle est la mère avec son enfant ou la Vierge de Majesté. Dès les débuts, sa figure oscille entre terre et ciel, entre la Vierge sans tache et la vierge parturiente, entre la Vierge Mère de Dieu et la vierge nourrice appelée aussi vierge au lait.

Regardées et écoutées dans cette perspective, les œuvres d'art prennent un relief intéressant. Suivant l'option théologique, la scène de l'Annonciation nous présentera une Marie modeste, habitant une demeure banale, dans une attitude quotidienne et souriante, ou alors une Marie impériale, habitant un palais, parée de bijoux et dans une attitude cléricale. La scène de la vierge à l'enfant peut être elle aussi décryptée sur l'arrière-fond de cette tension théologique. Elle sera présentée comme la tendresse d'une mère allaitant son enfant, ou comme la sainte, austère et raide, présentant à bout de bras l'enfant divin. Même si la tradition de l'humanité de Marie a toujours existé, il faut bien dire qu'elle restera toujours marginale; ce n'est qu'à la Réformation qu'elle sera remise pleinement à l'honneur.

Contraste

En effet, par le refus du culte marial, les réformateurs opteront pour la tradition théologique de l'humanité de Marie. Elle est la figure croyante de l'être humain sans valeur, renonçant à toute prétention pour s'en remettre à la seule grâce de Dieu. Cette option se concrétise alors dans la tradition de la musique liturgique. Seul le *Magnificat* reste à l'honneur, on renonce à l'*Ave Maria*, au *Salve Regina* ou au *Stabat Mater*. Et Marie, comme figure centrale du *Magnificat*, prend résolument le contre-pied de la majesté pour s'aventurer sur les chemins subversifs de la grandeur des petits, de la sagesse des fous et du salut des pécheurs. Elle prend parti pour le scandale d'un Dieu crucifié. Pour l'auditeur du *Magnificat*, les choses sont claires dès les premières mesures, celles où retentissent les premiers mots «*Magnificat anima mea dominum*» (*Mon âme exalte Dieu*). En effet dans la tradition de la divinité de Marie, ces premiers mots sont déclamés majestueusement à la manière d'un décret impérial. On s'en rendra compte en écoutant par exemple le début du *Magnificat* de Vivaldi ou d'Albinoni où le chœur déclame de manière homophone et fortissimo les premiers mots de Marie, ou encore chez Caldara où l'effet impérial est renforcé par une fanfare de trompettes. Par contre, en tradition protestante, les premiers mots ne seront parfois que balbutiés, comme chez Schütz où une voix seule chante le texte, ou chez Bach où seules deux voix de soprano déclament les pre-



Photo: P. Bohrer

miers mots du cantique dans une tessiture particulièrement basse, et sans accompagnement d'orchestre. Ce n'est pas la reine céleste qui parle, mais bien une Marie torpillant la foi triomphante pour se faire humble figure du croyant aux prises avec son humanité: *Seigneur je crois, viens au secours de mon incroyance*.

Maurice Baumann ■



Qu'ont-ils osé faire de toi?

Davantage encore que le Christ, Marie a inspiré nombre d'«artistes» qui l'ont affublée d'accoutrements le plus souvent aussi kitsch que fantaisistes. C'est particulièrement vrai dans les pays du Sud où ses représentations tantôt clignotantes, scintillantes, tantôt gravement caricaturales trônent en bonne place dans les boutiques de certains camelots. Point de cela - heureusement! - sous nos latitudes, quoique...



nages. On accède à la ville au terme d'une patiente progression parmi les serpentements de la route qui en s'élevant suggère l'idée d'une démarche initiatique.

Baignée d'une rare quiétude, Einsiedeln donne de prime abord au visiteur l'impression d'un lieu exclusivement recueilli, protégé, voué à l'intériorité. La foi y est d'une certaine manière ostensible, presque heurtante pour l'austère culture protestante; elle réclame néanmoins un profond respect.

Et puis, tranchant soudain avec le ferveur de la prière, avec l'émotion suscitée par les chants grégoriens d'une poignée de moines, en bordure de la place ouverte devant l'abbatiale, les «marchands du temple» disent leur présence avec brutalité...

Une barbie...

Mais qu'ont-ils donc osé faire de toi, petite femme à la grâce si pleine et si louée? Ici, ton effigie avilie, clinquante est jetée en pâture au badaud pour l'inciter à dépenser. Ils t'ont entassée, compressée dans leurs bacs avec l'absence d'égards et de scrupules qui prévaut dans les conserveries de poissons. Pauvre, oui pauvre petite «Mère de Dieu», peinturlurée, plastifiée, dénaturée, ils t'ont déguisée à la manière d'une Spice girl. Ils t'ont produite en série dans du matériau vulgaire et bon marché, te faisant ressembler aux poupées exposées dans les tire-pipe et autres stands de foire.

Grossièrement maquillée, chromée, flanquée d'habits aux couleurs pop, te voilà contrainte d'offrir tes charmes au regard baladeur, avide de celui qui va payer pour te posséder. Jusqu'où pousseront-ils l'outrage? Ici, tu croupis, pathétique, sans âme ni expression, parmi une tripotée de porte-clefs et de décapsuleurs, là ils t'ont travestie en bouteille; ailleurs, ils t'ont emprisonnée au fond d'une bulle de verre qui «neige» lorsqu'on la

Einsiedeln, à moins de deux heures de voiture du pied de notre Jura. Une charmante bourgade au milieu de la chatoyante campagne schwyzoise. En marge de l'agitation des zones industrielles et

des voies de communication à gros trafic. Einsiedeln abrite une fastueuse et non moins impressionnante abbaye au décor baroque, célèbre loin à la ronde pour sa vierge noire dont la vénération motive quantité de pèleri-



Photos: L. Borel

secoue, plus loin tu sers à vendre des assiettes, des bougies, des cartes postales... A quand des savonnettes, des casquettes ou des mouchoirs, à quand une panoplie de vêtements à la mode

pour changer ton look, et un «Ken» qui t'emmènerait à moto, à quand l'album et les portraits autocollants à collectionner? Quelle pitié, quelle tristesse infinie. Ce que les auteurs de

ce commerce de bas étage ont osé faire de toi relève du sacrilège!

Laurent Borel ■



Il s'y passe une foule de choses...

- Combien de personnes travaillent à Neuchâtel?

- Six, y compris le secrétaire général!

- Et il y a du travail pour six personnes?

Et mon interlocuteur/trice de penser si fort ce que d'autres clament bien haut, à savoir que si les paroisses n'étaient pas submergées par les paperasses, elles s'en porteraient mieux. Et quelles économies l'EREN ferait! Il faut alors essayer de faire le tour des travaux qui occupent à plein temps le secrétaire général, les trois responsables de secteur et leurs deux collaboratrices.

L'accueil passe par la première voix entendue au téléphone, celle de Mme Natacha Perrin, qui répond à vos questions, vous oriente sur la «bonne personne». C'est également elle qui s'enquiert de vos souhaits au guichet, vous envoie les documents mis à disposition. La majeure partie de son travail consiste, d'une part, à dactylographier le courrier, en particulier suite aux séances du Conseil synodal, ainsi que l'*En Bref*, le rapport de gestion, etc. et, d'autre part, à classer, encore et encore! Elle s'occupe des expéditions du secrétariat général, ainsi que de divers ministères cantonaux.

Personne ne mettra en doute l'importance et la nécessité du travail de la responsable du secteur financier, Mme Sylvie Sanjuan, si l'on sait qu'avec la gestion administrative du personnel comprenant toutes les démarches découlant des engagements, départs, changements de taux d'emploi ainsi que les relations avec les assurances sociales, ce sont quelque 170 salaires qu'il faut traiter tous les mois. Si l'on y ajoute la gestion de la comptabilité générale de la Caisse centrale, par le traitement de toutes les écritures, le paiement et le suivi des factures créanciers et débiteurs, ainsi que la cor-



respondance, il n'y a pas de quoi chômer. N'oublions pas non plus cet aspect non négligeable qu'est le suivi de l'évolution du paiement de la contribution ecclésiastique et toutes les questions qui en découlent. Surtout en cette année où le nouveau système de perception amène nombre d'appels téléphoniques de la part de contribuables étonnés, désirant des renseignements complémentaires.

En résumé et de manière peu sérieuse, on pourrait dire que la rengaine du secteur financier, c'est d'abord: «Des sous, encore des sous, à chercher, à comptabiliser, à réclamer, à verser, à ..., mais à dépenser le moins possible!» Mais aussi: «Rappels par-ci, remerciements par-là, renseignements d'un côté, reproches de l'autre, ou inversement!»

Mme Sanjuan est épaulée par Mme Jenny Koller, pour les écritures

comptables et la correspondance de ce secteur. Mme Koller s'occupe également du fichier de *La Vie protestante neuchâteloise* pour le suivi et la mise à jour des 35'000 adresses environ des abonnés au journal. Les modifications à effectuer (départs, arrivées, déménagements, etc.) lui sont transmises par les paroisses, ainsi que par *La Poste*. Ce fichier d'adresses est aussi utilisé pour l'envoi annuel du dépliant de la *Journée d'offrande*.

C'est l'occasion de préciser que cette très importante expédition ne peut être menée à bien qu'avec l'aide de bénévoles qui mettent sous enveloppe, collent les envois avec une belle énergie, qu'ils déploient également pour l'envoi des documents du Synode. Le secrétariat général est heureux de pouvoir les remercier de leur engagement.



présidente du Conseil synodal et du responsable cantonal des ministères. Elle essaie, dans la mesure de ses possibilités, de donner un coup de main à la responsable du secteur secrétariat, Mme Anne-Marie Bonjour.

Ce troisième secteur «produit» beaucoup de paperasses en tous genres, comme le rapport annuel du Conseil synodal présenté au Synode en juin avec les comptes. Pour le Synode, – «parlement» de l’Eglise – qui se réunit en principe deux fois par année, la seconde étant fixée en décembre pour le budget; les députés reçoivent en outre plusieurs rapports sur lesquels ils devront se prononcer.

Les députés, suppléants, pasteurs, diacres et permanents laïcs, actifs et retraités, les présidents et caissiers de paroisses, les institutions de l’EREN reçoivent, environ huit fois l’an, l’*En Bref*, le courrier interne de l’EREN qui communique des décisions du Conseil synodal, des informations du secrétariat général, de divers organes de l’EREN ou d’autres Eglises.

La vie de l’EREN nécessite l’envoi de circulaires pour un événement particulier comme l’organisation d’un culte cantonal, ou aussi annuel que terre à terre pour les dates des collectes ou la récolte d’éléments statistiques (nombre de baptêmes, bénédiction de mariages ou services funèbres).

Autre papivore à l’appétit gargantuesque: le Conseil synodal qui se réunit environ vingt-cinq fois par année. Pour chacune de ces séances, un document préparatoire est établi, contenant des informations et des propositions et après chacune d’elles, un procès-verbal est rédigé mentionnant les décisions prises avec un résumé des discussions. Après chaque séance, il faut également communiquer les décisions, qu’il s’agisse de répondre à une invitation, de donner à une paroisse l’agrément en vue de l’élection d’un nouveau pasteur, de répondre à une demande de soutien, de régler des questions qui peuvent avoir trait à l’éducation ou la formation chrétienne, la théologie, les médias, etc.

La correspondance échangée avec d’autres Eglises de Suisse ou de France, avec la Conférence des Eglises romandes, la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, avec les pasteurs, diacres et permanents laïcs, les paroisses, institutions, ministères et



Le deuxième secteur est celui de la gestion des immeubles, dont Mme Mary-Lise Montandon est responsable. Le parc immobilier de l’EREN comprend une soixantaine de cures, qui vont de la magnifique ferme neuchâteloise au bâtiment locatif de trois étages et du studio à l’appartement de huit pièces! L’ensemble de ces bâtiments sert soit aux appartements de service, soit à l’activité des institutions telles que le CSP, le Centre du Louverain et la Maison d’étudiants de

Champréveyres. Beaucoup de cures comprennent une salle de paroisse. Le 20-145-3... Vous connaissez? Mais voyons, c’est le CCP de *Terre Nouvelle!* Mme Montandon s’occupe de sa gestion; elle réceptionne les avis de dons, les comptabilise et les reverse aux œuvres (*DM – EPER – PPP*). Elle établit les statistiques des cibles paroissiales envoyées trois fois par année aux paroisses et gère le fichier des donateurs. Elle est également la secrétaire de la



communautés de l'EREN, les œuvres de mission et d'entraide doit être classée, activité très proche du «mouvement perpétuel»!

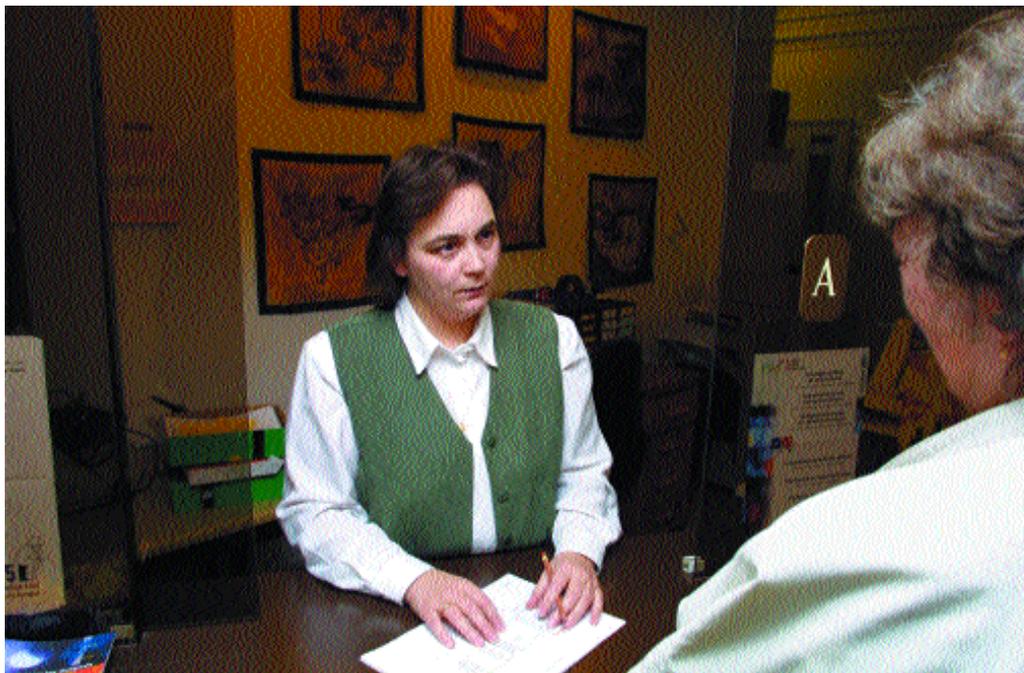
De plus, tout au long de l'année, des personnes sollicitent l'avis de l'Eglise, font part de leur réprobation, de leur colère, mais aussi de leur satisfaction au sujet d'une décision du Synode, d'un communiqué de presse ou de la contribution ecclésiastique. Cela nécessite parfois, pour leur répondre, d'entreprendre des recherches, de faire des démarches.

On se dit de temps en temps que l'on pourrait noter toutes les anecdotes savoureuses, les questions saugrenues qui nous ont été posées, les personnages sortant de l'ordinaire que nous avons croisés.

Mais on a «autre chose à faire», et puis on pourrait penser qu'on exagère. Pourtant, il y a eu la dame exaspérée parce qu'on ignorait le nom du curé d'une paroisse catholique romaine, la personne qui sommat l'Eglise d'intervenir parce qu'à l'occasion de l'inauguration d'un établissement public, une «star» à la mode du moment avait exhibé ce qu'elle aurait dû cacher; les demandes de retrouver la trace d'un pasteur ou de sa famille, qui était dans telle ou telle paroisse, dans les années cinquante ou un peu après et qui avait deux filles... Pour nous aider dans nos recherches, on nous communique parfois quelque détail important, mais qui ne figure pas dans les dossiers de nos ministres, comme la longueur de ses pantalons ou le fait qu'il ait eu ou non un chien...

La vie du secrétariat général n'est pas calquée sur les temps liturgiques, mais il vit ses temps forts, mensuels, semestriels ou annuels. En été, durant trois ou quatre semaines, le téléphone sonne beaucoup plus rarement, trêve bienvenue pour se livrer à de grands travaux de rangements ou de classements.

Les procès-verbaux, la correspondance, les rapports, sont les supports de la mémoire des événements; les historiens du futur – s'ils ressemblent à ceux de maintenant – se plongeront dans ces feuillets empoussiérés pour savoir comment l'EREN a mené le processus EREN 2003, comment elle a répondu aux grandes questions de son temps ou réglé quelques «problèmes domestiques»!



La secrétaire parfaite n'égare rien, n'oublie rien et retrouve toujours tout. Quelles que soient les circonstances, son humeur reste égale et sa patience inébranlable. La perfection n'est pas de ce monde et les secrétaires de l'EREN n'y font pas exception, même si elles s'y efforcent!

Présenter un service administratif est un exercice périlleux. Comment faire apparaître qu'une administration, celle d'une Eglise en particulier, est avant tout un service visant à faciliter les relations entre les différents organes représentant l'EREN. Les collaboratrices du secrétariat général espèrent que cette présentation contribuera à donner un autre visage à l'administration que celui producteur de – trop – de papiers!

Le secrétaire général, M. Werner Alder, tient la barre de cette embarcation, robuste mais pas très élégante, à l'équipage entièrement féminin; il lui a laissé le clavier pour la présenter, mais s'il fallait passer en revue ses tâches, un *Bonjour voisin* (à lui seul !...) y suffirait à peine, même si c'est le mot «interface» qui le définit le mieux.

L'équipe du secrétariat ■



Photos: P. Bohrer

Sans phrases



Jean-Marc Noyer

Formateur d'adultes

Une colère récente?

- Contre le souci qu'on se fait pour une compagnie aérienne nationale. On trouve des milliards, mais on ne se préoccupe pas beaucoup des hommes...

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Il y en a deux: explorateur et... réalisateur de télévision!!!

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Le photographe Jean-Loup Sieff.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Vivre de la photo et de la poésie.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- La mauvaise foi! Cela m'horripile.

Qu'est-ce qui est important?

- L'amour, avec des «a» autant minuscules que majuscules. L'amour sous toutes ses formes et dans tous les domaines: amical, conjugal, entre les peuples...

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- Quelqu'un à qui j'accorde du prestige et qui assène une vérité contraire à ce que je crois.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Respirer. Et dans les cas graves, écrire ce qui ne va pas, puis jeter le papier à la poubelle.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- C'est toi qui sais! Je t'aime! Quel culot!

Si vous étiez un péché?

- Je pense... la gourmandise.

Votre principal trait féminin?

- La tendresse exprimée.

l'avis protestant

Entre-deux-lacs

L'enfant-Dieu

Devinette: est-ce Dieu qui prend soin de l'humanité ou l'humanité qui prend soin de Dieu? Nous répondons instinctivement: c'est Dieu qui prend soin de nous. Mais à Noël, c'est le contraire: Dieu s'incarne dans un enfant et s'en remet à nos soins!

Le fait de devenir grand-papa m'a fait redécouvrir avec délices le bonheur d'accueillir un enfant. Mais les enfants, si merveilleux soient-ils, ne sont pas qu'une source de joie. Ils sont aussi fatigants. Les grands-parents qui les gardent sont contents quand les parents viennent les rechercher!... Pour Joseph et Marie, l'enfant Jésus n'a pas été qu'une source de joie: Marie risquait le déshonneur des filles-mères, et la haine d'Hérode l'obligeait à prendre le chemin des exilés. Prendre soin de l'enfant-Dieu n'était pas une mince affaire.

L'enfant-Dieu est né dans la précarité absolue. Sa seule sécurité résidait dans l'accueil de Joseph et Marie. Cette fragilité bouscule radicalement notre conception naturelle de la divinité. Nos fantasmes font de Dieu un maître tout-puissant dont l'autorité absolue est une menace pour ses adversaires. Mais le Dieu qui se révèle à Noël n'est qu'un Dieu de grâce qui a la fragilité d'un enfant.

La bonne nouvelle de Noël, c'est que ceux qui prennent soin de l'enfant-Dieu provoquent une cascade de petits miracles. Recevoir l'enfant-Dieu, c'est accepter de s'ouvrir à ce qui est petit, humble; c'est rompre avec la logique de l'orgueil qui méprise tout ce qui n'est pas de même rang. Recevoir un petit enfant, c'est accepter de donner sans rien exiger en retour. Donner sans rien exiger en retour, c'est être porteur de la grâce de Dieu. Et être porteur de la grâce de Dieu, c'est vivre comme Dieu lui-même, dont la toute-puissance n'est que celle de l'amour qui a les apparences de la faiblesse mais a vaincu la mort!

Thierry Perregaux ■

Notre Eglise c'est aussi

Merci à Jean-Louis qui prend sa retraite

C'est en 1988 que le pasteur Jean-Louis L'Eplattenier succède au pasteur André Evard comme aumônier de La Rochelle. La Rochelle termine sa convalescence après les événements importants qui l'ont secouée en 1985 et 1986. Le profil du poste d'aumônier de La Rochelle a été redessiné par André Evard. Encore faut-il trouver celui qui assumera pleinement cette mission! Dans le petit bureau de La Coudré, je ne me rends pas très bien compte que je suis en train de retirer à l'Eglise un de ses ministres de paroisse! Et je lui propose une tâche bien difficile et aléatoire dans une Maison mystérieuse aux confins du canton. Je dois alors m'y prendre à deux fois pour convaincre Jean-Louis! Mais le Conseil synodal désigne - enfin - en novembre 1988 Jean-Louis L'Eplattenier comme aumônier de La Rochelle.

Puis ce sont 13 ans d'une collaboration exemplaire où nombre d'écueils sont évités grâce à l'appui et à la complicité de Jean-Louis. Les difficultés ne manquent pas: accidents, maladies, deuil, tensions au sein de l'équipe, démissions et licenciements; mais aussi réussites, joies et ambiance fraternelle façonent toutes ces années. Jean-Louis marque sa présence par son sens de l'écoute et sa rigueur. Il devient la pièce indispensable d'une équipe

exigeante, multiple, mais aussi changeante et versatile.

La Rochelle accueille pendant le ministère de Jean-Louis 2500 à 2800 patients. Tous reçoivent de lui la même attention et, s'ils le demandent, le même appui dans la prière. Durant cette période, la Clinique a pu compter sur 40 à 50 collaborateurs: tous trouvent chez Jean-Louis une oreille attentive; tous partagent, discutent, se plaignent ou se réjouissent avec lui. Toute la Maison trouve réconfort et paix lors des offices. Quand au directeur, il bénéficie chez Jean-Louis de la réflexion, de l'observation et de la remarque qui manque pour prendre la décision que la situation exige. Jean-Louis quitte son ministère à La Rochelle. Il ne quitte pas le ministère. La Rochelle sait qu'il sera toujours avec elle. Merci Jean-Louis!

Adrien Laurent ■

La Chaux-de-Fonds

Résultats du concours «Connaissez-vous votre Eglise?»

- 1) Combien de paroisses font-elles partie de la fédération des paroisses de La Chaux-de-Fonds? - Huit, soit Grand-Temple, Farel, Abeille, Les Forges, Saint-Jean, Les Eplatures, La Sagne et Planchettes-Bulles-Valanvron.
- 2) Combien y a-t-il de postes pastoraux, diaconaux et laïcs professionnels dans la fédération des paroisses de La Chaux-de-Fonds? - 11,5.
- 3) Qui sont les ministres responsables du catéchisme régional? - David Allisson, Daniel Mabongo, Séverine Schlüter, Patrick Schlüter, Véronique Tschanz Anderegg
- 4) Combien de cultes, en moyenne, sont célébrés chaque dimanche dans le district de La Chaux-de-Fonds? - Environ 6 (5,91 en moyenne entre le 19 août et le 30 décembre 2001).
- 5) Combien de personnes ont-elles suivi la formation de visiteuses et visiteurs dispensés par Solveig Perret-Almelid? - 97 visiteuses et visiteurs ont été formés en presque 11 ans d'activité.
- 6) Quel(s) temple(s) est-il prévu de fermer avec l'introduction d'EREN 2003? - Aucun.
- 7) Dans l'EREN, qui est responsable de l'enseignement religieux et du catéchisme? - Le Conseil paroissial.
- 8) Quel est l'organe supérieur de l'EREN? - L'assemblée générale de l'Eglise, qui décide de la Constitution, ou le Synode, législatif cantonal.
- 9) Combien de jeunes participent-ils au catéchisme cette année à La Chaux-de-Fonds? - 61.
- 10) Les employés de l'EREN sont payés par? - Les contributions ecclésiastiques.
- 11) Combien de paroisses y a-t-il actuellement dans le canton? - 52.
- 12) Combien le projet EREN 2003 dans son état actuel prévoit-il de paroisses pour le canton? - 11.
- 13) Quel pourcentage de la population neuchâteloise se déclare protestant? - Environ 44%. Protestants: 43,82% (72947), Catholiques romains: 38,41% (63950), Catholiques chrétiens: 0,40% (673), Israélites: 0,17% (286), Divers: 17,19% (28620). Source: statistiques cantonales 2000 transmises par le secrétariat général de l'EREN.
- 14) De quoi CAL est-il l'abréviation? - Culte Alternatif Light.
- 15) Qu'est-ce que Midi-net? - Un repas convivial et presque mensuel, proposé par la paroisse des Eplatures.
- 16) Quel est le pourcentage de protestants en ville de La Chaux-de-Fonds? - Environ 38%. Catholiques Romains: 17000 env. (44,7%), Protestants: 14500 env. (38,2%), Divers: 3300 env. (8,7%), sans confession: 3200 env. (8,4%). Total: environ 38000 habitants. Source: Mémento 2001, Ville de La Chaux-de-Fonds.



On résiste à tout sauf à la tentation. Les franciscains peuvent le dire en allant à confesse, s'ils y vont! Pourquoi? Tout simplement parce qu'ils vont se saper comme des princes de ce monde! Leur nouvelle bure est dessinée par Mario Bianchetti, grand couturier, à la mode dans les cloîtres puisqu'il a déjà «ficiélé» les augustins lors de leur jubilé.

Ce qui «chiffonne», c'est le prix des nouvelles nippes des frères mineurs: CHF 240! L'ordre a passé commande de 1'000 pièces, soit une facture qui cartonne à CHF 240'000! On ne se refuse rien pour défilier dans les crèches cette année! Et ce n'est pas tout: les successeurs de saint François sont en plus dans le vent puisque leur bure d'«enfer» prévoit... la poche du portable! A se demander ce qu'en pense l'Abbé Pierre, père capucin et donc franciscain. C'est fou l'argent qu'on doit dépenser pour être pauvre aujourd'hui!



Lorsqu'on voit comment on nous propose d'aller au paradis, il y a de quoi attraper une pneumonie pour l'éternité! Prenez, par exemple, un quotidien de notre région à la page des annonces mortuaires. Y figurait voici peu une «délicieuse» photo d'un arbre mort affublé d'une légende: *En-dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* (Jésus-Christ). Eh bien si, on peut faire autre chose! Habiller notamment une espérance autrement que par une image cadavérique et lamentable. Déjà que les paroles bibliques sont dévêtues de tout contexte, on leur donne, dans ce cas, le rôle de cache-misère, d'oripeaux, de guenilles et de parures de nigauds, en tout cas rien d'enthousiasmant! Si les franciscains ne se refusent rien, d'autres feraient bien d'aller rhabiller un brin leur conception d'un Christ mortel à souhait. Ils verraient ainsi que la grâce a quand même un prix: celui de la décence!



Le Concordat: un encouragement et une responsabilité pour les Eglises

L'été passé, le Grand Conseil neuchâtelois, dans sa séance du 5 juillet, a confirmé que la République et Canton de Neuchâtel jouait son rôle de régulateur pour les phénomènes religieux. En votant les conventions du Concordat auquel renvoie la nouvelle Constitution, article 98, votée par le peuple le 24 septembre 2000, les députés par 72 voix contre 5 ont fait preuve de perspicacité. L'Eglise évangélique réformée du canton de Neuchâtel comprend ce vote tel un encouragement. Il l'engage aussi à développer des projets nouveaux au service de la population neuchâteloise et à collaborer avec les différentes traditions et les mouvements religieux en vue de la paix sociale et d'une société empreinte de justice, de respect et d'humanité.

Soixante ans séparent la signature de l'ancien et du nouveau Concordat entre l'Etat de Neuchâtel et l'EREN. En effet, c'est le 30 décembre 1942 que le premier a été signé. Le second entrera en vigueur le 1er janvier 2002, en même temps que la nouvelle Constitution. En remettant à jour les conventions qui lient l'Etat de Neuchâtel aux Eglises, le Conseil d'Etat et le Grand Conseil démontrent au peuple neuchâtelois que celles-ci continuent de jouer un rôle important pour l'avenir de notre Canton. Le Conseil synodal tient à manifester sa reconnaissance à l'égard de tous les partenaires qui ont travaillé à la mise au point de ce nouveau Concordat afin qu'il puisse

être présenté au Parlement et voté par celui-ci. C'est le fruit de plus de trois ans de discussions et négociations entre les Eglises tout d'abord puis entre les Eglises et l'Etat ensuite. Maintenant voyons ce que le Concordat apporte de nouveau aux relations Eglises - Etat. Premièrement, la collaboration œcuménique devient effective, puisque les trois Eglises reconnues ont été d'accord d'avoir un Concordat pour les trois et non plus un pour chacune d'elles. Ensuite, à l'article 2, le travail d'intérêt général des Eglises dans les domaines du service social, des aumôneries et de la formation des enfants, des adolescents et des adultes est reconnu par l'Etat. Une nou-

veauté majeure est encore à souligner. Le subside versé aux Eglises par l'Etat, alors inscrit dans la Constitution à hauteur de 200'000 francs, a été réévalué et il est maintenant mentionné dans le Concordat, article 4, et se monte à 1,5 million de francs. Il est adaptable tous les cinq ans, d'entente entre les deux parties. Une clé de répartition de cette somme entre les trois Eglises vient d'être fixée. Dans cette même ligne du soutien financier, l'article 6 précise que l'Etat peut allouer aux Eglises et institutions qui en dépendent des subventions pour les prestations qu'elles assurent en accord avec l'Etat.

Un principe nouveau au sujet des bâtiments propriétés des communes (temples, églises, chapelles) est en vigueur. Ces édifices sont dorénavant à disposition de l'ensemble des Eglises reconnues et non plus, comme jusqu'à aujourd'hui, d'une seule des trois Eglises. Il va de soi que l'application d'un tel principe se règlera à l'aide d'une convention qui sera chaque fois établie entre les différents partenaires.

Quant à l'enseignement religieux, article 13, il continue de bénéficier du soutien de l'école publique au niveau de la mise à disposition des locaux et d'une plage horai-

re favorable. Il peut, ce qui est nouveau, s'inscrire dans une perspective d'aumônerie œcuménique. Enfin, il faut encore mettre en valeur l'importance de la disponibilité des Eglises pour l'Etat; tout particulièrement en ce qui concerne la dimension spirituelle de la vie humaine et sa valeur pour la vie sociale. De plus, dans cet article 15, il est aussi précisé que les Eglises offrent leurs services pour des commissions, des groupes de travail et de réflexion, des manifestations et cérémonies.

Nous nous réjouissons aujourd'hui du vote de ce nouveau texte qui, par son actualisation, traduit l'évolution de la société et des Eglises vers un œcuménisme dont nous ne pourrions désormais nous passer afin de mieux servir la paix dans notre République et Canton de Neuchâtel.

Pour le Conseil synodal:
Jean-Pierre Roth ■

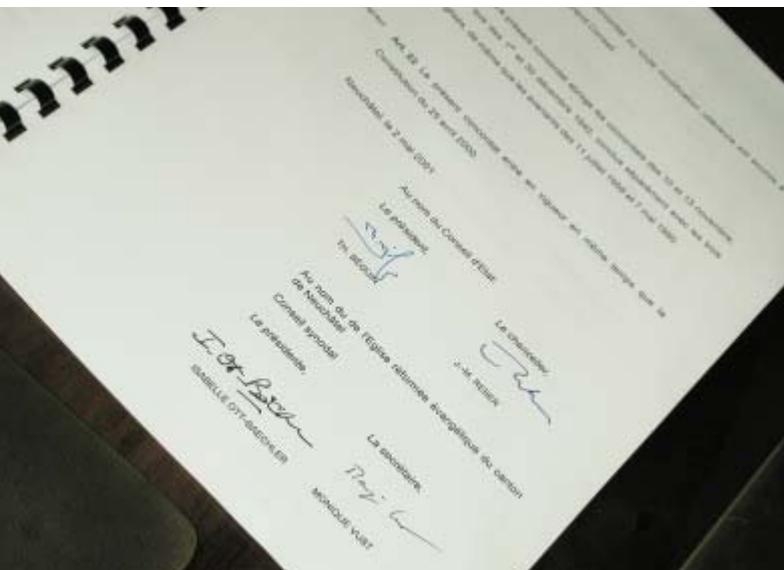


Photo: L. Borel



Budget des Autres: le cadeau de Noël qui fait toute la différence!

Le Centre social protestant (CSP) neuchâtelois a vécu en 2001 une étape importante de son histoire. François Dubois a en effet en cours d'année remplacé Francis Berthoud à la tête de l'institution. Les directeurs changent, mais les préoccupations restent les mêmes: les défavorisés de notre société ont toujours besoin d'un coup de pouce. Explications.

La fin de l'année qui approche est pour beaucoup synonyme de réjouissances à plus d'un titre: on pourra bénéficier d'un congé bien mérité après une période souvent surchargée professionnellement; on pourra profiter de réunir sa famille et ses amis pour célébrer les fêtes en bonne compagnie et autour d'une bonne table; on pourra surtout compter sur son 13e salaire et en investir une part dans le traditionnel «budget cadeaux» pour faire plaisir à ceux qu'on aime! Hélas, pour d'autres, la fin de l'année signifie parfois tout le contraire: tristesse parce qu'on aurait tellement souhaité offrir ce jouet à son gosse ou ce parfum à son épouse, mais que décidément ces «petites attentions» dépassent les possibilités de son budget; angoisse parce qu'en plus du retard pris au cours de l'année pour le paiement de certaines factures, voilà qu'à cette période les factures tombent comme feuilles en automne; confusion et peut-être également une pointe de honte parce qu'on n'est pas comme tout le monde et qu'on n'arrive pas à se réjouir des lumières dans les rues et des fastueuses décorations de Noël dans les vitrines.

C'est une réalité dans notre canton: ceux qui sont exclus du tourbillon joyeux de la consommation effrénée de la période des fêtes, faute de moyens suffisants, sont plus

nombreux que l'on croit. Il y a ceux qui touchent des salaires très modestes qui ne leur permettent de subsister qu'avec de grandes difficultés. Et puis, il y a ceux qui sont au chômage et qui voient pointer l'échéance de la fin de leur droit aux indemnités. Et il y a encore ceux qui, déjà fragiles, ont été blessés par un événement imprévu – deuil, séparation, perte, accident, maladie, déprime – et qui ont perdu pied.

Pour les aider et les soutenir, le CSP peut compter sur une équipe de collaborateurs compétents. Mais ceux-ci sont confrontés à des situations chaque année plus complexes et financièrement plus difficiles. Il est devenu de plus en plus rare qu'ils puissent entreprendre un désendettement faute d'une marge budgétaire qui le leur permettrait. Ils sont condamnés à aider ceux qui les consultent à gérer un budget dont l'équilibre est compromis par des revenus insuffisants ou par des dettes.

C'est pour permettre aux travailleurs sociaux du CSP de donner un coup de pouce financier extraordinaire à ces oubliés de la reprise que le fonds *Budget des Autres* a été créé. Il leur permet de donner à ceux qui en ont le plus besoin une aide financière humainement très importante en cette période particulièrement sensible parce qu'on y ressent plus douloureusement

la précarité de sa situation. Cette aide financière occasionnelle est d'autant plus essentielle qu'elle sert parfois (souvent!) non pas à acheter des cadeaux de Noël, mais à faire face à d'inévitables imprévus!

En 2000, les différents donateurs avaient fait parvenir au CSP environ Fr. 80'000.-. Compte tenu de l'importance croissante des besoins, nous espérons cette année atteindre l'objectif de Fr. 85'000.-. *Budget des Autres* a vraiment besoin de vous pour atteindre cet objectif! Sachez que le CSP prend en charge tous les frais administratifs de cette campagne



Photo: P. Bohrer

et que l'argent recueilli est intégralement distribué à ceux qui en ont besoin. Chacun de vos dons, quelle que soit son importance, constitue donc une aide concrète qui permet de soulager et d'encourager les démunis de notre société. Merci de nous aider à aider les autres!

François Dubois ■

Dons à adresser au Centre Social Protestant, avec la mention *Budget des Autres*.

- Neuchâtel: CCP 20-7413-6

- La Chaux-de-Fonds: CCP 23-2583-8

Nouvelle rubrique

Soucieux d'une information sur les présentes réalités sociales, *La Vie Protestante* et *Le CSP* ont décidé de collaborer. Ainsi, chaque mois, à partir du prochain numéro, répondant à la mission (aussi) diaconale de l'Eglise, nous évoquerons dans ces colonnes, sous les angles tant juridique que pratique, telle ou telle situation susceptible de poser problème à toute ou partie de la population. Une rubrique qui, à n'en point douter, rendra de grands services! (VP)



Si différents, si proches...

Ce que l'on ne connaît pas, généralement fait peur. Et pourtant, ce réflexe humain se trouve souvent rapidement démenti: à peine avons-nous pu mettre un nom, un visage sur ce qui nous «menaçait» que la crainte déjà s'estompe. La religion ne fait pas exception à la règle: et si dès lors, nous nous parlions d'une foi à l'autre. Histoire de ne pas vivre en «ennemis»...



Photo: L. Borel

dévoilé à la foi chrétienne qu'elle n'est pas la seule foi vécue dans le monde et qu'elle n'a pas le monopole du discours sur Dieu. Aujourd'hui, par les différents canaux d'information, chacun peut se renseigner sur ce qui, jadis, n'était réservé qu'à quelques privilégiés. Non seulement le chrétien moyen a découvert qu'il existe aussi des bouddhistes, des musulmans ou des juifs, mais il peut, même non loin de chez lui, visiter une synagogue ou une mosquée. Le problème, c'est que, souvent, il n'a pas le temps d'aller se renseigner sur le conte-

nu de ces nouveaux mots qui viennent enrichir son vocabulaire religieux. Il reste donc avec des idées vagues et des préjugés forgés par une mauvaise compréhension de l'information véhiculée par les médias. Ainsi, par exemple, suite aux événements du 11 septembre dernier, il est facile d'assimiler l'islam à une religion dangereuse et de penser que derrière chaque musulman se cache un terroriste. Il est aussi facile de mélanger les concepts comme ce groupe d'extrémistes, qui, il y a une année, a détruit la vigne de Farinet en laissant des messages insultant le Dalai-Lama et «les autres musulmans». Parfois même, on voit les autres religions comme une menace pour la chrétienté et tout dialogue interreligieux comme une trahison. Pourtant, connaître les autres religions ne fait pas seulement partie d'une bonne culture générale. Chacun de nous a déjà fait l'expérience de découvrir ce que signifie «être Suisse» après un séjour à l'étranger ou de saisir la particularité de sa culture lorsqu'il a commencé à en étudier une autre. Il en va de même pour le dialogue avec les autres religions. La spécificité du christianisme peut nous être révélée lorsque nous remarquons que d'autres religions traitent les mêmes sujets que nous, mais de façon différente. Celui qui ne partage pas nos croyances peut nous enrichir par le fait même de sa diffé-

rence. C'est dans cette perspective que la paroisse de Couvet en collaboration avec la Société culturelle de l'*Emulation*, invitera cet hiver des conférenciers qui pratiquent ou qui connaissent de près une autre religion. Avec des mots simples, ils essaieront de nous introduire à leur foi si différente qu'elle peut rendre notre propre foi plus proche. Ce cycle de cinq conférences se terminera par une soirée sur la foi chrétienne dont l'orateur sera Pierre-Luigi Dubied, professeur de théologie pratique à la faculté de théologie. Elle nous permettra de redécouvrir notre foi dans une ouverture nouvelle. Bienvenue à tous.

Raoul Pagnamenta ■

La société dans laquelle nous vivons est complexe et paradoxale. Tout bouge à une vitesse extraordinaire, et des distances autrefois accessibles seulement au prix d'énormes efforts et risques sont désormais à la portée de tout un chacun. Mais ce monde de plus en plus petit met à disposition de l'individu des informations de plus en plus nombreuses qu'il n'a plus le temps de gérer. Nous recevons beaucoup de données que nous n'arrivons pas à assimiler.

La possibilité de visionner le monde à travers un écran, le déplacement de personnes au gré des continents, les voyages touristiques ont

nu de ces nouveaux mots qui viennent enrichir son vocabulaire religieux. Il reste donc avec des idées vagues et des préjugés forgés par une mauvaise compréhension de l'information véhiculée par les médias. Ainsi, par exemple, suite aux événements du 11 septembre dernier, il est facile d'assimiler l'islam à une religion dangereuse et de penser que derrière chaque musulman se cache un terroriste. Il est aussi facile de mélanger les concepts comme ce groupe d'extrémistes, qui, il y a une année, a détruit la vigne de Farinet en laissant des messages insultant le Dalai-Lama et «les autres musulmans». Parfois même, on voit les autres

Demandez le programme

- **25 janvier:** *L'Islam*, avec Nadia Karmous, présidente de l'Association culturelle des femmes musulmanes de Suisse et directrice de l'Institut culturel islamique de Suisse.

- **8 février:** *Le Bouddhisme*, avec Katharina Lachenmaier, psychothérapeute et bouddhiste pratiquante, et François Kohler, cinéaste et bouddhiste pratiquant.

- **11 février:** *Le Judaïsme*, avec Michel Magulies, rabbin de la synagogue de La Chaux-de-Fonds.

- **8 mars:** *L'Hindouïsme*, avec Clément Marro, ancien professeur d'histoire des religions au Collège universitaire de Serampore, Calcutta, Inde.

- **15 mars:** *Le Christianisme*, avec Pierre-Luigi Dubied, professeur de théologie pratique à l'Université de Neuchâtel.

Les conférences ont lieu à 20h à la salle des conférences, et sont organisées par la paroisse de Couvet et la Société de l'*Emulation*.



Encore une Bible!

Eh oui, encore une nouvelle édition de la Bible dans les librairies! Visiblement, les éditeurs ont, avec les Ecritures, l'assurance de se forger et un succès commercial et une certaine notoriété. Voyons d'un peu plus près ce travail dont la réalisation a rassemblé une équipe de spécialistes et d'écrivains.

Ce que nous proposons conjointement les Editions Bayard et Mediapaul est original. Pourquoi? Tout simplement parce que cette Bible prend le contrepied du mouvement de traduction de ces dernières années: à savoir celui d'être lisible par tous et surtout des moins munis en vocabulaire. Orientation louable par l'intention, mais qui finit par fatiguer au bout du compte puisqu'on se confine toujours vers l'infiniment simple. Méchamment, je dirai qu'après la parution de la Bible en «Français Fondamental», je me suis demandé à quand la Bible en «français néandertalien»? Avec la Bible Bayard, les éditeurs prennent de front la complexité des langues et des cultures dans lesquelles la Bible a vu le jour. «La Bible, écrit Frédéric Boyer dans son introduction, est née du désir d'Israël de témoigner de son passé et de sa foi ainsi que d'une pensée originale de l'exil qui conduit à l'expression d'un messianisme, d'une attente historique et eschatologique. Désir qui engendra des écritures, qui donna naissance à des formes littéraires, à des compilations de textes» (p.18). C'est la raison pour laquelle la traduction proposée n'est pas laissée qu'à l'exégète mais à un couple d'exégète et d'écrivain qui ensemble soulignent cette complexité de l'origine. Ils rappellent aussi que la figure du double est bien au cœur de l'acte de traduire (p. 23s). Mais détrompons-nous, la Bible Bayard ne se veut pas

que traduction de ces textes différents et composites, et c'est là sans doute sa réelle ambition. Si elle est traduction, elle ne se veut pas dépendante d'une pensée de la langue, des langues ou d'une pensée de l'histoire et de l'archéologie des textes, mais au contraire d'une pensée de la littérature (p. 23). Ambition louable mais peut-être un peu utopiste car échappe-t-on vraiment aux dépendances que véhiculent les mots qu'on emploie? Pourtant, il est vrai que des traductions comme la Vulgate (IVe et Ve siècles), celle de Luther (1534) ou celle de King James (1611) ne sont justement pas simplement que des traductions mais des textes qui ont chacun modelé la littérature et l'expression d'un peuple à une époque donnée. La Bible Bayard cherche ainsi à retrouver cette dynamique fondatrice des premières grandes Bibles de notre histoire. Y parviendra-t-elle? Seuls les lecteurs pourront le dire, mais en sachant cela, la lecture devient passionnante...

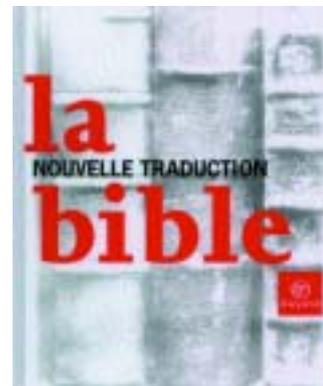
Matière à discussions

Prenez par exemple, le terme «baptême», qui est dans notre français une translittération du terme grec *baptizo*. Il est commun à la plupart des grandes traductions (TOB, la Bible de Jérusalem, la *Segond* comme la version d'Olivétan et bien d'autres). Dans la version Bayard, avec des passages où le terme grec est également translittéré, les traducteurs ont cherché à retrouver plutôt une dynamique bien accentuée en tra-

duisant *baptizo* par ce qu'il signifie vraiment à savoir: immerger, plonger, ou pratiquer l'immersion. Ainsi 1 Corinthiens 12,13: «Oui, nous avons tous été immergés dans un souffle unique...» En ne prenant pas ici le terme «baptiser» comme dans toutes les autres traductions, on sort en effet de la dépendance dogmatique ou ecclésiale que possède un tel terme, pour y gagner une autre dimension: «Il fallait, poursuit Boyer, sans doute briser le sceau du consensus et rendre aux textes leur étrangeté, leur nouveauté» (p. 24).

Etrangeté et nouveauté, vous ne les avez pas simplement dans le choix de différents verbes pour rendre le grec *baptizo*, mais aussi dans un autre exemple bien connu, celui des Béatitudes (Matthieu 5, 3-12 // Luc 6, 20-26). Les traducteurs respectifs de Matthieu et Luc ne traduisent pas de la même façon le terme grec *makarioi*, littéralement *heureux*. On trouve chez Matthieu le terme de «joie», terme courant qui pour le cas change de «statut», et chez Luc l'expression: «Vous êtes chanceux». Deux groupes de traducteurs, deux façons de voir les choses, deux langues en quelques sortes... On peut retrouver là, toute proportion gardée, les différentes composantes d'une littérature. En tout cas matière à débat...

Qu'on m'accorde ici un avis personnel. J'ai été surpris et même un peu déçu, surtout de la traduction de Luc par «joie», peut-être parce qu'elle ressemble trop à celles que nous avons dans les



traductions courantes avec «heureux» et «bienheureux». J'aurais souhaité quelque chose de plus dynamisant comme le «En marche» de Chouraqui. Allez dire à un crève-la-faim ou à un loqueteux qu'il est bienheureux, heureux ou pire chanceux: cela ne frise-t-il pas l'insulte ou l'irrespect? En fin de compte, le véritable chanceux, ça risque d'être vous, si vous parvenez à éviter la «mornifle» qui vous attend! Vous le voyez: des échanges, des débats en perspective qu'on doit souhaiter moins mouvementés, mais non moins intéressants dans les chaumières cet hiver.

Le prix pour de fabuleux échanges? Je ne peux pas vous le dire, j'ai reçu cette Bible en cadeau, mais je l'imagine assez peu sympathique pour près de 3200 pages! Mais n'est-ce pas bientôt Noël? Alors, bonnes lectures!

Guy Labarraque ■

La Bible, sous la Direction de Frédéric Boyer, Editions Bayard-Mediapaul, Paris-Montréal, 2001.



Là-bas, et pourtant si près de chez nous...

Longtemps noyée dans l'immense bloc soviétique, la «petite» - en surface: approximativement les deux tiers de la Suisse - Arménie n'a des décennies durant fait parler d'elle à l'extérieur qu'à l'occasion du tremblement de terre qui l'a gravement affectée voici un peu plus de dix ans, et en référence au génocide dont elle a été l'objet en 1915. Où en est ce pays aujourd'hui? A quoi aspirent ses habitants? Marc Morier, agent cantonal neuchâtelois *Terre Nouvelle*, était sur place récemment. Interview.



Photos: M. Morier

Vie Protestante: Zurich-Erevan: à peine six heures de vol! Avez-vous l'impression en ayant fait le voyage d'être passé d'un monde ou d'une planète à un(e) autre?

Marc Morier: Absolument! Le premier choc, ce

fut la langue. J'avais beau tendre l'oreille, je ne trouvais aucune syllabe qui pouvait me faire dire que tel ou tel mot existait aussi en français. Puis, il y avait les gens dans la rue: j'avais l'impression qu'hommes et femmes étaient issus du

même moule, avec les cheveux noirs, les yeux bruns foncés. Et puis, autre surprise: je ne crois pas avoir aperçu un seul Africain à Erevan. Le parc de véhicules, personnels ou publics, fait assez vieillot. Je m'attendais en outre à plus de mendiants, comme en Roumanie, mais à part une seule main tendue, ce qui m'a surtout frappé, c'est la présence fréquente de personnes âgées vendant des graines de courges ou autres pour survivre.

VP: Avec quelle image «préconçue» de l'Arménie êtes-vous parti, et qu'avez-vous découvert sur place?

M. M.: J'avais le souvenir de ma mère parlant d'un collègue de travail arménien, me disant que ce peuple avait beaucoup souffert de la guerre, qu'il avait été persécuté, et que c'était bien que certains aient pu venir travailler chez nous. Je devais avoir sept ou huit ans. Vivre en Arménie, ça devait donc être triste... Et puis, j'avais Aznavour dont *La Bohème* me trottait dans la tête... Au fond de moi, je craignais de devoir discuter du génocide, de me trouver dans des lieux détruits par le tremblement de terre, et de ne pas trop savoir comment réagir. Finalement, c'est la campagne qui m'est apparue la plus rude. Je ne parlerais pas d'hostilité, mais d'une impression de désert, d'aridité, d'un tas de

cailloux où le moindre effort de culture doit être harassant. Avec de temps en temps un îlot de verdure. En certains endroits, j'aurais vu surgir un patriarche des temps bibliques que cela ne m'aurait pas surpris.

VP: La place de l'Eglise dans le pays et dans la société arménienne...

M. M.: Depuis que l'Arménie ne fait plus partie du bloc soviétique, elle reprend une place et se reconstruit activement. Elle est engagée dans le social, dans le développement agricole, dans l'octroi de crédits pour aider au démarrage de projets. La théologie, elle aussi, reprend une place, comme à l'université d'Erevan. L'enseignement religieux est au programme des écoles, et pas seulement le récit biblique, mais aussi le sens des grandes fêtes de l'Eglise apostolique arménienne qui fait partie de la famille de l'orthodoxie et des Eglises d'Orient. Son passé est riche; c'est Thaddée, un des douze apôtres choisis par le Christ, qui aurait été le premier à apporter l'Évangile dans ce coin du monde. Et c'est en 301 que saint Grégoire l'illuminateur a fondé l'Eglise apostolique arménienne. Elle fait partie de la vie des Arméniens! Le dimanche, en ville comme à la campagne, les églises sont pleines et la moyenne d'âge est basse.



VP: *Côté souvenirs: quelles images fortes, quelles anecdotes conservez-vous de ce périple?*

M. M.: Lors d'une célébration liturgique, dans l'église d'un quartier populaire d'Erevan, la surprise de voir côte à côte une vieille femme toute de noir vêtue, des pantoufles datant de Mathusalem aux pieds, et une jeune fille, le nombril à l'air avec un piercing, les yeux maquillés, des chaussures à semelles expansées, mais sur la tête un foulard, comme le recommande la tradition. Plus tard, une troupe de saltimbanques, en rase campagne dans le parking d'une église orthodoxe, donnant un spectacle pittoresque de jonglage et de funambulisme. Et puis, les pigeons que l'on vend pour être égorgés pour je ne sais quelle tradition religieuse. C'est l'engueulée «maison» qu'a repris le maire d'un petit village par un responsable d'une ONG arménienne partenaire de l'EPER à propos de divergences de vues sur des projets. C'est aussi la surprise de découvrir la grosseur des cailloux dans les champs. Tellement gros que je me demandais comment faire pour dépierrer et ensemer. La pause de midi n'existe pas vraiment: on travaille et on s'arrête quand on peut! Parfois, j'ai eu un peu faim et soif. Lors d'un peu de temps libre, entre deux visites de partenaires de l'EPER, j'ai visité la distillerie de cognac d'Erevan: notre guide, qui parlait un français impeccable, était une psychologue, qui travaillait dans un cabinet, mais arrondissait ainsi ses fins de mois! Vous imaginez le médecin chef de l'hôpital de La Chaux-de-Fonds en guide le samedi matin au Musée international d'horlogerie pour gagner correctement sa vie?!?

VP: *Comment s'est passé l'«atterrissage», au sens figuré, en Suisse?*

M. M.: Fort mal! Je suis arrivé chez moi après une nuit blanche, le 11 septembre. Pour garder le rythme de la journée, j'ai pris deux heures de repos dans l'après-midi. Quand mon radio-réveil s'est déclenché, à 16h30 exactement, j'ai entendu parler du drame des attentats aux USA... C'est là que j'ai réalisé que deux mondes se côtoyaient: celui de l'idéal et celui de la terreur. A l'heure actuelle, c'est encore dur à assumer, d'autant que j'avais trimbalé trente kilos d'abricots séchés pour les offrir en prix souvenir de la *Course contre la faim*. Trente kilos d'abricots pour changer le monde, ça veut dire quoi face à des individus capables de faire exploser des avions sur des tours?!? Pourtant, je ne désespère pas de ces actions symboliques de justice, même si elles apparaissent dérisoires pour transformer le monde. Je suis sûr, au plus profond de moi-même, qu'elles parviendront aussi à vaincre le terrorisme plus sûrement que des B52!

VP: *Comme animateur Terre Nouvelle, avec ce genre de voyages, ne faites-vous pas du tourisme à bon marché?*

M. M.: Aujourd'hui, rien n'est bon marché! Plus sérieusement, ce genre de voyages est indispensable à ma fonction d'animateur. Il n'y a rien de mieux que l'expérience du terrain pour aller dans les paroisses faire connaître le travail des œuvres. En moins d'une semaine, j'ai pu faire le tour de tous les partenaires de l'EPER et me rendre compte combien ces voyages sont utiles pour la viabilité des projets. Si l'entraide ne se contentait que de virements bancaires, nous serions des

«charlots»! J'apprends aussi tout ce qu'un partenariat signifie dans la complexité des relations internationales. Je parle de choses que j'ai vécues, et cela est d'un poids inestimable. Croyez-vous que le journaliste que j'ai rencontré pour un article sur le projet de séchage des abricots à l'occasion de la 16e *Course contre la faim* aurait fait un papier aussi bien «torché» si «tout» avait figuré sur une page A4?!?

Propos recueillis
par Laurent Borel ■



Au programme cette année

Pour leur campagne annuelle d'automne, le Département missionnaire (DM) et l'Entraide Protestante (EPER) ont choisi comme slogan de motivation: «*Du soleil pour les éclipsés*». Le message est sans équivoque et il a un double sens. Tout d'abord, ce slogan rappelle que ce n'est pas parce que l'on n'évoque plus certaines parties du monde dans nos médias qu'il n'y a plus de problèmes. Ensuite, il veut démontrer vers quelles personnes ou vers quels projets le DM et l'EPER entendent œuvrer au nom des Eglises de Suisse romande, puisque ce type de campagne se déroule uniquement en Romandie. Cette année, le DM met l'accent sur Madagascar, et vous pouvez donc soutenir financièrement:

- * son travail auprès des enfants des rues et de familles pauvres;
 - * le financement de bourses de soutien pour des étudiants en théologie, des pasteurs;
 - * la reconstruction d'écoles dans les régions cycloniques.
- L'EPER apporte son soutien financier en Arménie dans les domaines suivants:
- * culture et commerce équitable de l'abricot;
 - * soutien à la formation de base des instituteurs;
 - * construction d'une petite centrale hydraulique.

Pour cette campagne, utilisez le CCP *Terre Nouvelle*: 20-145-3 en mentionnant le projet de votre choix.

Si vous avez envie de boire du thé à la vanille, vous pouvez en commander au DM: tél. 021 643 73 99. Si vous avez envie d'une barquette d'abricots (250 gr), appelez l'animateur *Terre Nouvelle*: tél. 032 913 01 69. Vous pouvez aussi obtenir auprès de lui une affiche A3 de la campagne, de même que le set d'animation contenant le détail des projets, les objectifs des œuvres, de très beaux textes liturgiques, etc. Du soleil pour les éclipsés: c'est à vous d'en offrir quelques rayons, et peut-être davantage! Pourquoi pas? (M. M.)

Voir Hollywood et mourir

Avec «Mulholland Drive», l'Américain David Lynch poursuit brillamment ses deux objectifs (qui ne font peut-être qu'un): inventer un futur possible au cinéma; dénoncer le mirage hollywoodien.



tasmes «misérables», Lynch accomplit un pas de plus (et peut-être décisif) dans sa tentative de reformuler un cinéma capable d'échapper à sa malédiction originelle (qui est d'être à la fois un art qui émancipe et une industrie qui asservit). Rêvant à une œuvre où c'est le spectateur qui ferait le film «en le voyant», le créateur de «*Twin Peaks*» (la série la plus subversive jamais tournée pour la télé) fait de «*Mulholland Drive*» un

espace sonore et visuel extraordinaire, indécidable sur le plan narratif (sur le mode du «ou... ou...» cher à Kierkegaard), où nous nous devons de nous débrouiller pour faire surgir un peu de sens.

Vincent Adatte ■

Claquemuré dans sa demeure de Beverly Hills, David Lynch habite dans l'enfer même (Hollywood) qu'il dépeint dans la plupart de ses œuvres. De l'espèce rare des ironistes (les seuls moralistes supportables), l'auteur de «*Elephant Man*» (sans doute le seul film à ce jour qui ait vraiment été capable de nous rendre un peu plus humains) doit sa survie artistique à des producteurs étrangers (français en la circonstance). Prix de la mise en scène au dernier Festival de Cannes, «*Mulholland Drive*» constitue un véritable vertige cinématographique dont le spectateur, aussi endurci soit-il, ne sort pas indemne.

La Brune et la Blonde

Jeune oie blanche (et blonde), Betty quitte crânement sa cambrousse pour Hollywood où elle rêve de devenir une star. Sur son chemin (plutôt dans le dédale d'une villa luxueu-

se en l'occurrence), elle croise Rita, une jolie brune, qui, elle aussi, désire plus que tout faire du cinéma ou plutôt désirerait... Victime d'un étrange accident de voiture, la pauvre ne se souvient en effet plus de rien. Bonne pâte, Betty s'efforce alors de démêler l'écheveau qui préside à cette crise d'amnésie. Bien évidemment, le rêve n'était qu'un cauchemar! Avec une ironie massacrante, Lynch entraîne ses deux archétypes «éternels» du «starsystem» hollywoodien (la Brune et la Blonde) dans un engrenage qui va peu à peu broyer le peu d'âme (et d'innocence) qui leur restait. Comme on le présentait, le revers du costard lamé or qui se porte du côté de Beverly Hills n'est donc pas très beau à voir...

Le film fait par le spectateur

Tout en faisant mourir (un peu) Hollywood en retournant à l'envoyeur ses fan-

Dans la ciné-hotte du Père Noël

Un brin tendus par la relative désaffection de leurs salles durant l'automne, les exploitants attendent monts et merveilles de la période des Fêtes. Les sorties annoncées leur donnent en effet de bonnes raisons d'espérer... Inflexible, votre serviteur n'en perdra pas pour autant son sens critique (subjectif bien sûr) pour relativiser la portée de certains films dit «événements». Malgré tout son tintamarre médiatique, «*Atlantide, l'empire perdu*», le traditionnel Disney de Noël, prend l'eau assez rapidement. Très attendu, «*Le peuple migrateur*» est très beau à regarder voler, mais son illustration musicale planante et donc redondante nuit un peu au plaisir des yeux. Du premier volet de la saga du «*Seigneur des anneaux*», d'après le bouquin mythique de Tolkien, on ne dira rien, puisque nul critique de cinéma n'a eu le privilège de le découvrir en avant-première «presse»; sur le plan de la production et de la distribution, il s'agit quand même d'une véritable gageure: tourné en une fois par le Néo-zélandais Peter Jackson, le film a été scindé en trois parties dont les sorties vont être échelonnées sur deux ans (décembre 2001, 2002 et 2003). Nous avons gardé pour la fin «*De l'eau tiède sous un pont rouge*» du septuagénaire et Japonais Shohei Imamura (en son temps palmé d'or avec «*La ballade de Narayama*»), une fable sur la fertilité des plus réjouissantes et bien trop subversives pour faire la une de nos magazines de ciné favoris... Joyeux ciné-Noël à toutes et à tous! (V.A.)



INTERNET CROIT AU Père-Noël

Essayez de chercher un site concernant Noël, vous tomberez souvent sur ce gros bonhomme rougeaud et bedonnant, symbole même de ce que cette fête fleure dans le folklore ambiant: un air d'excès bon enfant et de sentiments doucereux. Noël côté pépère. Peut-être que fêter la naissance du Christ est un acte trop subversif dans ce monde de rêve, de coton et de dorure...

Aborder Noël sur le Net, c'est prendre le risque de tomber dans le kitch et de ne plus en sortir. Commençons par déchanter un peu, la féerie ne dure pas: les sites perenoel.com ou .fr sont de grands magasins virtuels, catalogues chargés de tout ce que l'on peut acheter d'inutile à l'occasion de Noël. A oublier bien vite!

De nombreux sites comme www.noeleternel.com proposent des cartes postales, des contes et légendes, des calendriers de l'aveugle, l'histoire de la naissance de Jésus, des recettes, des chants, tout ce dont le folklore hivernal foisonne. Ne manque que l'odeur du pain d'épice. Et bien sûr, on peut laisser un message au Père-Noël...

Sur www.joyeuse-fete.com, la section joyeux-noel fourmille de trouvailles de ce genre et de diverses joyeusetés (même votre curseur fait des étincelles!). Si le bon goût n'est évidemment pas toujours au rendez-vous, diverses pages sont dignes d'intérêt, comme celle consacrée aux origines de Noël, qui décrit la manière dont le christianisme a adapté les fêtes païennes préexistantes, allant jusqu'à créer un lien entre le houx aux feuilles piquantes et la couronne d'épines du Christ.

L'Atelier du Père-Noël, www.vivenoel.com, s'adresse comme beaucoup d'autres avant tout aux enfants, misant sur les images animées et les jeux.

Pour les anglophones, christmas.start4all.com ou www.myholidayplace.com donnent accès à une liste impressionnante de liens. www.claus.com/village.php attire les enfants par de nombreux elfes, sans cacher ses ambitions commerciales.

Après ce tour d'horizon pépère-Noël, on peut s'interroger sur la place d'un Dieu qui est venu justement là où il n'y avait pas de place pour lui, de la manière que personne n'attendait. Reconnaître que Dieu nous rejoint même dans notre monde de paillettes est un sacré acte de foi.

Fabrice Demarle 

Erratum

Une erreur s'est glissée dans le Cl@ir et Net de la VP de novembre 2001. Aux paragraphes concernant les 23 et 25 septembre, la transcription de Q33NY et QMNY en caractères «wingdings» donnait respectivement  et . Ce qui rend son sens à ce passage.



Pour cliquer plus loin...

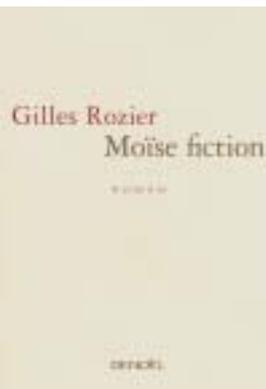
N'hésitez pas à visiter le meilleur site sur le sujet: www.contesdenoel.com propose non seulement des contes ou des aperçus des traditions bibliques ou folkloriques de la fête, mais il donne des pistes sur la signification des symboles et des croyances, ou même des conseils pratiques. Le site du ministère français de la culture jette également un coup d'œil sur les origines de cette fête en quelques mots tout simples: www.culture.fr/culture/noel. Et pour les gourmands, il s'agit de ne pas manquer «Noël sur la planète» sur le site des Saveurs du monde: saveurs.sympatico.ca/noel/noel.htm (sans www).



Insolite

silentnight.web.za (sans www) est un site entièrement consacré au tube des tubes: «Silent night», ou autrement dit «Voici Noël!» 155 versions dans 106 langues, sans oublier un historique de cette chanson globale.

Confession de Moïse en deux dimensions



Un livre étonnant et troublant. Étonnant par la qualité de son écriture, troublant par le portrait de Moïse qu'il dessine peu à peu. Dès la première page, nous sommes sur le mont Nébo. Face au pays de Canaan dans lequel il n'entrera pas, Moïse attend la mort. Il se confesse, se remémore et raconte sa longue vie. Abandonné à sa naissance dans une corbeille au bord du Nil, il est recueilli par la fille du pharaon. Elle l'élève à la cour, à l'ombre de celui qui avait donné l'ordre de faire périr tous les premiers-nés d'Israël. D'entrée, nous reconnaissons le témoignage

biblique de l'Exode. Avec bonheur, l'auteur y a largement puisé les sources de cette biographie. D'étape en étape, il nous fait suivre le prophète: sa fuite du palais royal, le meurtre de l'Égyptien, le refuge au-delà du désert chez Jéthro, le mariage avec sa fille, la naissance de ses deux fils, son retour au bout de quarante ans chez le pharaon pour lui dire: «Laisse partir mon peuple!»

Avec sensibilité et talent, Gilles Rozier nous fait ainsi redécouvrir un Moïse fort et attachant. Pourtant, plus nous avançons dans la lecture, plus s'installe en nous un malaise: et Dieu, dans cette histoire fondatrice d'Israël, où se trouve-t-il? Nous réalisons qu'il n'est nulle part, absent. Ainsi, par exemple, l'auteur saute le récit de la vocation de Moïse. Là pourtant, Dieu l'appelle, lui donne sa mission et lui révèle son nom! Si, après la sortie d'Égypte, le romancier fait bien

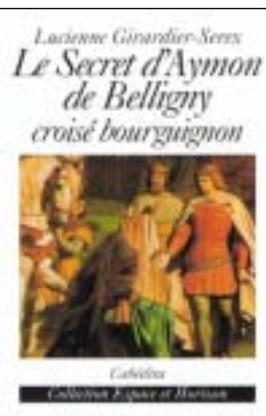
monter Moïse sur le mont Sinaï, qu'il rebaptise du reste mont Moïse, ce n'est pas pour qu'il reçoive de Dieu les tables de la loi. Pendant quarante jours, Moïse concevra lui-même les commandements qu'il juge nécessaires à son peuple: «*Qui m'avait appris à graver une loi? Je l'ai fait dans la plus grande solitude, sans maître, sans guide pour séparer le bon grain de l'ivraie.*»

Moïse, un athée? On peut se scandaliser. On peut aussi - la démarche est plus stimulante - mesurer, grâce à ce très beau roman, qu'il n'est pas possible de ramener cet immense prophète à ses deux seules dimensions humaines. Si on ne l'introduit dans une troisième, celle qui lui ouvre l'appel de Dieu, on ne peut connaître en vérité celui à qui Dieu a confié son peuple pour le sortir de l'esclavage, lui donner la loi qui sauvegarde sa liberté, et le conduire enfin dans le pays promis.

Certes, ce roman se veut une «fiction». Dans les toutes dernières lignes, l'auteur fait avouer à Moïse qu'il manque quelques personnages à la photo de famille qu'il vient de présenter: «*Un surtout, le seul, le grand, l'infini, trop illimité pour tenir dans l'objectif de l'appareil ni dans ces quelques paroles jetées sur un morceau de papyrus.*» Le seul, justement, qu'on ne peut pas escamoter. Car Lui seul est intervenu par la médiation de Moïse dans l'histoire d'Israël et a fait de ce peuple le témoin de sa présence parmi les hommes.

Michel de Montmollin ■

Gilles Rozier, *Moïse fiction*, Ed. Denoël, 2001



Les curieux du Moyen-Âge et les amateurs d'intrigues policières trouveront leur compte dans le livre de Lucienne Girardier-Serex, les premiers probablement plus que les seconds. En compagnie d'un noble bourguignon, ils participeront à la quatrième croisade. Partie de Venise à l'aube du XIIIe siècle, elle échoue lamentablement à Constantinople.

Grâce à une documentation vaste et précise, dont la bibliographie rend compte, l'auteure nous fait partager l'aventure d'Aymon de Belligny. Au nom de sa foi en Dieu et de son

attachement à la chrétienté, il rêve d'ouvrir à tous les pèlerins le chemin de Jérusalem. La bassesse humaine, l'ambition politique des ducs et des barons le feront déchanter. Les chefs croisés sont moins soucieux de conquérir la ville sainte que de restituer Constantinople au pouvoir de l'Occident. Pendant ce temps, la jeune épouse du croisé se bat avec courage pour administrer les biens seigneuriaux et échapper aux nostalgies d'une absence de plus de trois ans. Clémence ne survivra pas. Elle succombe avec son enfant à la maladie, et n'assistera pas au retour sans gloire de son mari.

Pour conduire le lecteur, Lucienne Girardier-Serex imagine un jeune couple contemporain. Il est historien, elle est ingénieur en matériaux. Chargés de retrouver un précieux document de la bibliothèque de Saint-Gall, ils se font détectives

privés. Heureusement, ils se laissent prendre davantage par les personnages d'Aymon et Clémence que par le vol du manuscrit. Du coup, la trame policière passe au second plan, même si elle fait rencontrer des personnages originaux et se termine bien.

Michel de Montmollin ■

Lucienne Girardier-Serex,

Le secret d'Aymon de Belligny croisé bourguignon, Ed. Cabédita, 2001

Enquête croisée

Deux suggestions de lecture

- **Jean-Pierre Rochat**, *Sous les draps du lac*, Ed. La Chambre d'échos. Installé dans le Jura bernois, Rochat est un terrien, qui écrit à la machette plutôt qu'avec un scalpel. Il a, voici quelques années, publié un très beau «*Berger sans étoile*». Ici, il évoque les fictions «détachées» qui nous habitent au réveil. Pas mal du tout.

- **Azouz Begag et Ahmed Bennedif**, *Ahmed de Bourgogne*, Ed. Seuil. Le parcours authentique, et quelque part initiatique, d'un jeune Arabe de France accusé injustement, rejeté, banni, qui doit trouver en lui les forces de survivre. C'est fort.



Quand l'espoir devient... illégal!

Ils sont là et frappent à notre porte; ils vivent et travaillent parmi nous, ne demandent qu'une chose: exister, avoir une identité, un projet de vie, loin de la guerre, de l'oppression, de la pauvreté... N'est-ce pas ce que tout être humain cherche et souhaite? Et nous, qu'aurions-nous fait à leur place? Ils sont là à nos portes, au milieu de nous, témoins d'un monde injuste et cruel. Ils ont quitté leur pays, ce qu'ils avaient de plus cher au monde: mère, père, frères et sœurs, amis, village, quartier pour le chemin de l'exil. Ils ont traversé les frontières et sont arrivés chez nous à leurs risques et périls, payant très cher leur désir de vivre, avec pour seul bagage: l'espoir...

Ibrahim, Aydin, Max, Maria-Paz, Zoïla, Mohamed, Pira, Souley, Prosper... Les avez-vous rencontrés? Connaissez-vous leur histoire, leurs difficultés, leurs souffrances? Tous sont issus de pays où les inégalités sociales sont énormes, où les conflits font rage ou peuvent éclater d'un moment à l'autre. Derrière chacune de leur vie, on retrouve la pauvreté ou l'oppression, le manque de perspective qui touche des millions de personnes. Dans notre monde qui se prétend «global» (est-ce pour la globalisation des inégalités, des dictatures et d'une économie réservée aux riches?), des quantités de personnes sont condamnées au désespoir ou à la migration...

«Mais si nous ouvrons notre porte, ils

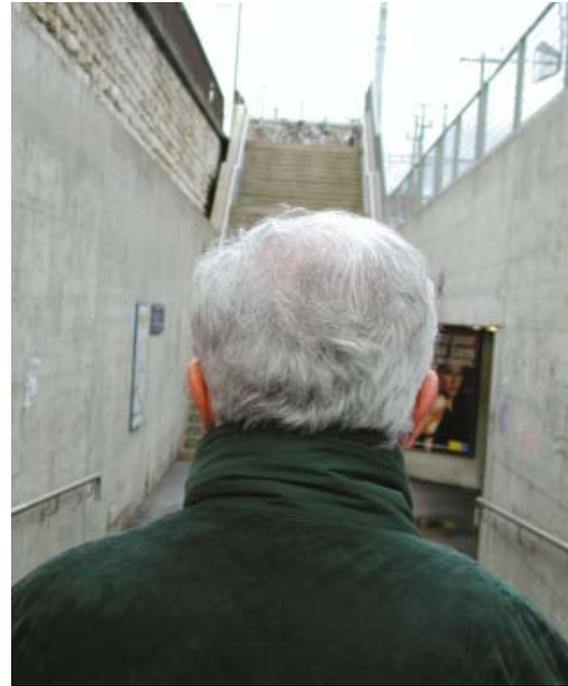
vont tous débarquer et s'installer!» Nous y voilà: ils n'ont pas le droit de vivre parce qu'ils sont trop nombreux, qu'ils ont une autre couleur de peau, une autre religion, une autre langue et d'autres coutumes. Et ils font tache dans nos sociétés nanties et organisées.

«Mais puisqu'on manque de bras dans l'agriculture, dans l'hôtellerie et sur les chantiers, ouvrons tout de même un petit peu notre porte, profitons du fait qu'ils sont là, sans droits, sans défense, sans voix... Créons des lois qui les plongent ou les maintiennent dans la clandestinité et n'oublions pas qu'un jour ou l'autre ils doivent repartir...»

Kamel, Mehmet, Halil, Prema, Antoinette, Emmanuel... sont à nos portes, au milieu de nous, témoins d'un monde injuste et cruel. Ils, elles n'ont pas le droit d'avoir un projet de vie, loin de la guerre, de l'oppression, de la pauvreté. Ils, elles n'ont pas le droit de vouloir un jour exister dignement. Ils, elles n'ont pas droit à l'espoir...

Les chrétiens vont fêter Noël, et vont chanter «paix sur la terre, bienveillance envers les hommes». Ont-ils oublié qu'à Noël, un enfant est né, pauvre et nu dans une étable, et que ses parents ont dû se cacher et fuir pour éviter l'oppression? L'espoir de Noël est-il réservé à ceux qui sont du bon côté?

Car tu ne la fais pas sans nous, Seigneur, sans cœurs qui s'ouvrent, les uns aux autres, sans mains qui se tendent les unes vers les autres. La paix,



Je, tu, il, vous: «légal» ou «illégal»? Photo: L. Borel

ça se demande et ça s'obtient, ça se prépare et ça vient, parfois après des années de fer et de sang. Donne-nous, Seigneur, de croire que la paix peut advenir en Palestine et en Israël, en Afghanistan, donne-nous de croire que la réconciliation peut jaillir de la terre du Rwanda comme des terres du Kosovo, de Bosnie, de Serbie...

Karin Phildius ■

Calver et Luthin



TK